

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
À L'HOTEL DU « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Le Soir : ABEL BONNARD.
La Vie de Paris : Un grand Parisien : LOUIS CHEVREUSE.
Pini et l'assaut du « Figaro » : JEAN SEPTIME.
Le poète des Gueux à l'Académie française : ANDRÉ BEAUNIER.
Dessin : Réception de M. Jean Richepin à l'Académie française : DE LOSQUES.
La Chambre : Le complémentaire : PAS-PERDUS.

PAGES 4, 5 ET 6

Le Sénat : AUGUSTE AVRIL.
Autour de la politique : A. A.
Le professeur Chaffard : HORACE BIANCHON.
Petite chronique des lettres : PH. EMMANUEL GLASER.
Le comité de patronage du monument de Frédéric Mistral : G. D.
M. Paoli : CH. D.
Gazette des Tribunaux : GEORGES CLARETIE.
Les Théâtres : Théâtre de Monte-Carlo : « Nativité », le « Cobar » : ROBERT BRUSSEL.
Les Concierts : INTERIM.
La Vie artistique : ARSÈNE ALEXANDRE.
Feuilleton : Métropolis : UPTON SINCLAIR.

Le Soir

Sans doute le monde mérite nos regards à tous les instants, mais il est des moments où il semble vouloir les obtenir davantage, où, de lui-même, il se rapproche de nous. Le ciel serin de l'après-midi nous domine et nous ignore ; il nous laisse profiter du beau temps. Le ciel du soir à toutes les nuances de notre pensée ; aucun de ses nuages n'est étranger à notre âme. L'espace aigre et délicat mord le haut des toits, le croissant se risque dans une région glacée de l'orient. Une vapeur rose fume au bout des rues. L'œil s'égare parmi ces prestiges. Ceux qui ont vécu aux champs savent quelle autorité la bonne campagne passive prend soudain au crépuscule, et comme elle repousse l'homme pour accueillir solennellement, sans qu'on la dérange, le silence avec la nuit. Mais le soir est peut-être plus beau encore sur la ville éternelle, lorsque, comme un forçat tourmenté, elle semble s'inquiéter de la prémonition qu'il y a à la fois du blasphème et de la prière. L'heure où les astres sortent de l'azur est justement celle où les ouvriers sortent de l'usine, et l'on dirait que, par une espèce de pitié, le ciel ne prend sa beauté la plus émue qu'au moment où les pauvres gens échappent à leur besogne et peuvent donner un regard à l'infinité. La ville offre au ciel toutes ses fumées ainsi qu'un encens impur. Les pigeons retombent. Les sordides faubourgs se couvrent d'un brouillard subtil qui dissimule leurs tares. Les premières lumières ont une sorte de fraîcheur, d'étrangeté nouveauté dans l'air transparent. Les passants ne sont plus que des petits flocons dans les rues modestes. Partout un charme timide fleurit, et toutes les vitres vaguement bleues, vertes, roses, diluées et nuancées, ressemblent à l'apparition d'un jardin spectral entre les murailles.

Le jour clatait tout avec une précision trop complète, et cette précision nous maintenait dans la raison ; la lumière même du soleil limitait l'azur uniforme ; on voyait trop clair pour rêver. Maintenant le crépuscule entre dans la chambre avec une silencieuse agilité, il rejoint tous les objets, il semble les dissoudre rien qu'en posant sur eux son baiser magique ; rien ne nous appartient plus ; le soir donne aux choses mêmes un congé, une liberté mystérieuse. Il n'y a plus de réalité. Alors notre esprit prend d'immenses permissions et se livre aux rêves. C'est l'heure où les petites jeunes filles qui ont follement ri deviennent très graves, veulent rester seules et pensent à l'avenir en regardant l'infinité. C'est l'heure où l'on se confesse, l'heure où tant de jeunes femmes, qu'on ne connaît que gaies, alertes, pleurent toutes seules parce qu'on ne sait quoi d'essentiel manque à leurs jours pleins de plaisir.

Chacun de nous se retrouve en face de soi, et c'est là que nous redoutons le plus : nous essayons d'ajouter les jours aux jours sans penser qu'ils font des années, de songer aux moments de notre vie, mais non pas à notre vie elle-même. Trop souvent, en effet, elle dément le vieux rêve que nous avions fait, que nous avons enfoncé en nous, mais que nous n'avons pas détruit. Beaucoup d'hommes sont des enfermés. Un amoureux est captif dans cet émoi, un voluptueux muré dans cet autre, et il est rare que le personnage que nous jouons soit notre vrai personnage. Trop d'être n'obtiennent pas la vie de leur âme et cela leur donne un tragique insoupçonné. Ils ont manqué de courage au moment décisif, ils se sont sacrifiés à d'autres, ils ont cru se s'engager à la servitude que pour un temps ; ils se sont trompés. On n'a dans sa vie que de rares moments de liberté ; qui n'en profite pas pour déterminer tout son avenir ne s'évadera plus jamais ; il devient le prisonnier de la vie qu'il a acceptée ; il est ligoté par les fils de l'habitude, plus inébranlables qu'un lien d'airain. Mais il suffit de l'émotion d'un beau vers, de la commotion de la musique, ou simplement d'un instant de désœuvrement au crépuscule pour que l'acteur laisse tom-

ber son masque, pour que son âme exigeante se réveille, et pour que le regret chante en lui une complainte immense. Ce vieil air de la nostalgie intérieure : « J'aurais voulu vivre autrement », cet air du dégoût et du désir, c'est le soir que les hommes l'entendent en eux. Aussi n'aiment-ils pas rester seuls dans ce moment trop magique. Pour ne pas être submergés par cet océan de mélancolie, ils s'accrochent aux lampes comme des naufragés aux bouées ; ils se remettent vite à parler avec un intérêt factice et fiévreux de toutes les choses sans importance. Mais, tandis que leur visage de convention se refait, nous pouvons encore surprendre, si nous savons voir, leur visage réel, leur visage sincère, leur visage inconnu qui s'évanouit comme un songe.

Mais maintenant la nuit est venue ; le charme est rompu, l'entracte est fini, un ordre nouveau se rétablit partout et efface ce flottement universel du crépuscule. Paris respirent de toute une vie factice et alerte. Les lampes électriques semblent autant de joyaux. De grosses autos agiles passent en se frottant dans l'air frais comme des saumons dans un fleuve. Les magasins derrière leurs glaces brillent ainsi que des aquariums ; le ciel s'enlève au-dessus des toits avec une sorte de vigueur légère et profonde. Le travail régit l'activité du jour. Celle de la nuit dépend davantage du plaisir. C'est une sorte de brouhaha mystérieux, d'agitation obscure et brillante. Jusqu'au grand moment où la ville infatigable s'apaise enfin, où les rues prennent la majesté de la solitude, où les statues que ne séparent plus les passants ont l'air de s'appeler d'un bout à l'autre des avenues. Alors la géométrie des places apparaît mieux. On entend le trot d'un dernier cheval et le heurt de chacun de ses sabots sur le pavé est net comme la chute d'une médaille. Quelques parfums campagnards, hésitant entre les maisons comme des paysans égarés. Les tours baignent dans un empyrée mystérieux, dans une féerie silencieuse. La lucarne d'un toit émet des rayons comme le diamant d'un oiseau. Au-dessus des palais, des clochers, des dômes presque évaporés monte la lune splendide et discrète. Et de tous les points du ciel, par une sorte de lévitation, les nuages s'élancent vers elle, pâles, ravis, odorants, comme des prêtres amoureux de leur déesse.

Abel Bonnard.

LA VIE DE PARIS

Un Grand Parisien

S. A. I. le grand-duc Vladimir, qui vient de mourir si soudainement, occupera une place d'honneur dans cette sorte de musée qu'Aurélien Scholl voulait fonder et qui comptait appeler la « galerie des grands Parisiens ». Le grand-duc Vladimir n'avait-il pas, en effet, tout pour cela ? La cordialité, l'accueil affable et spontané, la brusquerie familière, l'esprit de réparties.

Les journaux illustrent les revues de fin d'année, les soirées parisiennes popularisent son visage, sa haute silhouette élégante et pittoresque, sa prononciation aux inflexions contrastées, tantôt brutales, tantôt nonchalantes. Ceux-là même qui n'avaient pas eu l'honneur de lui être présentés connaissent cette Altesse qui, selon l'interlocuteur, avait le goût et le tact charmants de n'être impériale que dans la mesure où il convenait. Il n'aimait point le faste, la solennité, la pompe inutile. Toujours simplement vêtu, dédaignant des protocoles longuement élaborés, il savait, lorsqu'il en était besoin, par un je ne sais quoi dans l'attitude et dans le geste, indiquer nettement sa prééminence sociale.

Les grands-ducs ont leur légende, légende pleine de charme et de séduction, un peu frivole cependant, et pas toujours méritée. Le grand-duc Vladimir, lui, aura son histoire, et cette histoire doit nous sembler particulièrement émue et belle, puisque l'un de ses chapitres pourrait s'intituler : L'amour d'un grand seigneur pour la France.

Ce qu'il aimait de Paris, en effet, ce n'était pas seulement le charme de sa vie, la beauté de ses paysages, et tous les attraits d'une civilisation raffinée ; il savait aussi goûter profondément, avec un cœur de Français autant qu'avec une âme d'artiste, toutes les gloires de notre passé national, toutes les pures traditions de notre race, tout le patrimoine magnifique que nous ont légué les siècles. Je l'ai entendu dire un jour, à ce sujet, un mot charmant. On parlait devant lui, de la tournée traditionnelle des grands-ducs : « Moi aussi, répondit-il, j'ai eu ma tournée. C'est Notre-Dame, le Louvre, les Tuileries, Carondelet, l'Arc de triomphe. » N'est-ce point là une jolie réplique, bien à la française. Il convient d'ajouter avec quelle attention scrupuleuse et quel zèle jamais ralenti le grand-duc Vladimir se tenait au courant de toutes les nouveautés du roman et de la théorie, et de toutes les découvertes de l'archéologie et de l'histoire. Combien de fois il discutait, avec autant de bon sens que d'érudition, la question Louis XVII qui le passionnait tout particulièrement, avec ses plus éminents spécialistes, que ce fût Victorien Sardou ou G. Lenôtre. Il laissait même entendre qu'il y avait à Saint-Petersbourg, dans les archives, de quoi résoudre une partie de ce grand secret historique.

Le grand-duc Vladimir favorisait tous les arts et tous les artistes. Avec quel empressement, avec quelle cordiale belle humeur il se rendait, toutes les fois que cela lui était possible, aux répétitions générales des grandes pièces du boulevard. Comme on le félicitait d'être un public si attentif et si indulgent : « Que voulez-vous, répondit-il, je dors déjà très bien la nuit, je n'ai pas besoin de dormir au théâtre. » Mais ce n'est point seulement par sa présence que le grand-duc Vladimir s'efforçait de servir le mouvement dramatique. C'est aussi par son influence. On sait,

en effet, qu'actuellement encore, la Russie n'a pas adhéré à la convention littéraire de Berne, de telle sorte que des pièces françaises peuvent être représentées des milliers de fois en Russie, que les directeurs peuvent réaliser de ce chef des centaines de mille francs de bénéfices, sans que, par une prodigieuse injustice, l'auteur touche la somme la plus minime. Le grand-duc Vladimir avait à cœur de faire cesser ce fâcheux état de choses, et il s'y employait de tout son pouvoir.

Le grand-duc Vladimir vint en France en plusieurs circonstances mémorables. Il y accomplit l'un de ses plus importants voyages en mai 1886, à l'occasion du mariage de la princesse Amélie avec le duc de Bragança, qui devint plus tard don Carlos, roi de Portugal. La duchesse d'Orléans, mère du grand-duc Frédéric-Louis de Mecklembourg-Schwerin, et la grande-duchesse Vladimir était née, elle aussi, Mecklembourg-Schwerin. A cette occasion assistaient tous les princes de Saxe-Cobourg et Gotha, cousins de la maison d'Orléans par le premier mariage du duc de Nemours avec une princesse de Saxe-Cobourg et Gotha. On y vit également presque tous les membres du corps diplomatique, avec son doyen, le nonce apostolique. C'est le lendemain de cette solennité qu'une motion fut déposée à la Chambre, déclarant que le comte de Paris avait fait acte de prétendant, et que, peu de jours après, était votée l'expulsion des princes.

Le dernier voyage du grand-duc Vladimir à Paris eut pour cause la mort de son frère, S. A. I. le grand-duc Alexis dont il vint conduire le deuil. C'est entre ces deux événements qui s'opposent dans un si saisissant contraste, que le grand-duc et la grande-duchesse Vladimir vinrent faire en France les annuelles et brillantes villégiatures dont nous conserverons précieusement et respectueusement le souvenir.

Louis Chevreuse.

Échos

La Température

La journée a été très belle, claire et ensoleillée, mais la température a baissé ; les minima observés dans la matinée, en banlieue et en ville, ont été de 4° à 5° au-dessous de zéro. Un peu plus tard, vers sept heures, le thermomètre, à Paris, était encore à 3° au-dessous ; à cinq heures, il montait à 5° au-dessus.

La pression barométrique, qui baissait très lentement, accusait, à midi, 763^{mm}. Les fortes pressions qui couvraient la France se retirent vers le centre du continent. Des pluies sont tombées dans quelques stations du nord et du centre de l'Europe.

En France, le temps est resté beau. La température s'est encore abaissée sur nos régions, excepté dans le Sud. Départements, le matin, au-dessus de zéro : 0° à Cette, 0° à Boulogne, 0° à Biarritz et à Perpignan, 1° à Cherbourg, à Marseille et à Brest, 2° à Dunkerque, 4° à Cap-Béarn, 5° à Ouessant, 6° à Orléans et à Angoulême.

Au-dessous de zéro : 1° à Lorient, à l'île d'Ax, à Rochefort et à Bordeaux, 2° à Nantes, à Nîmes et à Toulouse, 3° à Limoges, à Charleville et à Lyon, 5° à Belfort et à Besançon, 7° à Clermont et au pic du Midi.

En France, des pluies sont probables dans le Nord et l'Ouest avec température moins basse ; dans les hautes régions, le temps va rester beau et frais. (La température du 18 février 1905 était, à Paris : 3° au-dessus de zéro le matin et 0° l'après-midi ; baromètre : 758^{mm} ; grande pluie.)

Monte-Carlo. — Température : à dix heures du matin, 19° ; à midi, 22° ; temps magnifique.

Nice. — Température : à midi, 15° ; à trois heures, 15°.

Du New York Herald : A Londres : Temps beau, brumeux. Température maxima, 7° ; minima, 2°. Vent est fort. Baromètre : 764^{mm}.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 0°.

A Travers Paris

Le Président de la République et Mme Fallières, accompagnés de M. Ramond et du colonel Lasso, ont inauguré hier, avec M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, l'exposition des aquarellistes, dont MM. Dubufe, président de la société, Maurice Leloir, et les membres du comité, leur ont fait les honneurs.

Les envois de notre collaborateur Albert Guillaume, Madame est servie, Compensation, Bonnes langues, Chez le parfumeur, Philosophie, ont beaucoup amusé les visiteurs, qui se sont aussi arrêtés longuement devant les six aquarelles de Gorgnet « pour illustrer une comédie d'Anatole France », les vues d'Algérie et de Tunisie de Georges Clairin et Rochegrosse, les vues de Paris de Luigi Loir, la série des Petits Métiers de Paris de Maurice Leloir, que M. Fallières a vivement complimentés, les envois de Maxence, Vollen, G. Jacques, Duhem, Courant, etc.

Le Président a félicité les organisateurs de cette intéressante exposition de trois cents et quelques aquarelles qu'il a passé, avec plaisir, près d'une heure à visiter. M. et Mme Fallières sont allés ensuite au Grand Palais visiter l'installation de la Foire de Paris.

En attendant que soit désigné le successeur de M. Réville au Collège de France, dans la chaire de l'histoire des religions, pour laquelle a été désigné en première ligne M. l'abbé Loisy, deux nouveaux professeurs vont être nommés en remplacement de MM. Mascart et Barbier de Meynard.

Pour la chaire de M. Mascart, il ne saurait y avoir de doute. — M. Langevin ayant été désigné au choix du ministre, aussi bien par l'Institut que par l'assemblée des professeurs du Collège de France, — et le décret de nomination paraîtra sous peu.

Quant à celle de M. Barbier de Mey-

nard, son nouveau titulaire est d'un choix assez délicat, le Collège ayant présenté au ministre, en première ligne, M. Casanova, et l'Académie des inscriptions ayant exprimé ses préférences en faveur de M. Basset, d'Alger.

M. Doumergue est cependant résolu à ne point différer longtemps la nomination du remplaçant de M. Barbier de Meynard, l'enseignement que professait l'éminent et regretté savant étant suivi par de nombreux auditeurs.

En l'hôtel de Mme la marquise de Ganay, avenue de l'Alma, se sont réunis hier les fondateurs d'une association qui prend le nom de « Société des amis de Fontainebleau ».

Cette société se propose de grouper tous les concoueurs moraux et pécuniaires susceptibles de contribuer aux restaurations ou embellissements du palais de Fontainebleau et de ses dépendances, d'en reconstituer les collections et de les enrichir.

D'autre part, elle organisera des manifestations d'art propres à faire connaître et apprécier tout ce que le domaine de Fontainebleau et ses environs comportent d'enseignements pour le public.

Les « Amis de Fontainebleau » ont, au cours de cette assemblée, constitué leur comité en nommant la marquise de Ganay, présidente, MM. le comte Laviours, Fournet, le capitaine Sadi Carnot, James H. Hyde, Gaston Jollivet, Laloux, Eugène Thirion et Mme Brouardel, vice-présidents ; MM. Henry Teurè, secrétaire général ; Maugey, trésorier ; Marie, secrétaire adjoint.

Ils ont enfin nommé membres d'honneur MM. Dujardin-Beaumetz, Régismanset, le préfet de Seine-et-Marne, le sous-préfet de Fontainebleau, Giraud, architecte du palais, Georges d'Esparsès, conservateur, et Reuss, inspecteur des forêts.

AUTOUR D'UN HABIT NEUF

L'Académie, hier, a entendu de beaux discours. Mais les discours ne sont qu'une part — la plus noble, certes, et la plus attachante, sans doute — de la fête ; ils ne sont pas toute la fête. Il y a ce qui précède. Cinq minutes après que les portes se sont ouvertes, des gradins du centre aux amphithéâtres élevés, la salle est pleine. Du moins il semble qu'elle le soit. Mais elle ne l'est pas. Car, durant une heure, des invités ne cessent point de se présenter, à qui des huissiers diligents, et qui n'ont rien d'austère, trouveront sans fin quelque bout de banquette.

De bonne heure, voici installés M. Raymond Poincaré, M. Georges de Porto-Riche, M. Ed. Haraucourt, M. Jules Delafosse, candidats aujourd'hui, et qui viennent à la répétition générale. Mme Bartet et Mme Pierson devaient, assises devant un élégant Sully de pierre. Au premier rang des gradins, en bonne place, M. et Mme Eugène Fasquelle ont la récompense de leur exactitude. Un souflet passe, qui tout à coup tourne vers le couloir d'accès tous les chapeaux empanachés : c'est Mlle Sorel qui entre ; puis, un peu après, M. Henri Rochefort, qui voisine avec M. Paul Déroulède.

Une redingote flottante, sur laquelle se déploie une barbe blanche, traverse vivement, comme gonflée d'aquilon, le centre encore vide : c'est celle de M. Mounet-Sully, qui va se placer non loin de la statue de l'autre Sully, qui n'est pas Mounet. Tout à coup, un petit cri, des rires, des exclamations, une mêlée joyeuse de chapeaux, de fourrures, de « tubes » reluisants ; tout le monde se met debout : c'est une dame sous qui vient de s'écrouler un trop fragile tabouret.

On arrive toujours. Les huissiers, riant, se passent des banquettes, des petits bancs, toutes espèces de sièges, qui émergent de mystérieuses cachettes. Par un miracle, il y a toujours des tabourets et toujours une place où les poser. Si bien que tout le monde, finalement, est assis. Tout le monde, ou presque : Mme Sarah Bernhardt, enfoncée dans le chinchilla, et qui arrive quand la séance est commencée, demeurera debout jusqu'à la fin.

Un roulement de tambour. Une petite porte s'ouvre. M. Maurice Barrès, souriant, s'avance suivi de M. Thureau-Dangin et de M. Ribot. Puis c'est le récipiendaire, que précèdent ses parrains ; puis tout l'Institut ; puis un nouveau flot d'amis de l'Institut ; puis encore des tabourets et des petits bancs. Enfin, on fait silence. M. Jean Richepin se lève, tenant en main de grandes feuilles imprimées. Rien ne gênera son geste, pas même le petit support où repose d'ordinaire le verre d'eau traditionnel. M. Richepin a fait enlever le verre d'eau et supprimer le support. Il a joué Nana Sahib et ne boit pas en discoursant.

Le comité de l'Exposition des cent portraits de femmes (Ecoles anglaise et française du dix-huitième siècle) s'occupe activement de l'organisation de cette fête d'art d'un intérêt unique, qui aura lieu au printemps prochain au profit de la Société de secours aux familles des marins français naufragés (fondateur : M. Alfred de Courcy) et dont S. M. la reine d'Angleterre a accepté le haut patronage.

Tout dernièrement, M. Redon, architecte des palais du Louvre et des Tuileries, accompagné de MM. les inspecteurs généraux des bâtiments civils : MM. Daumet, Pascal, Nenot, Moyaux et Lalou, ont examiné les salles du Jeu de Paume (jardin des Tuileries), mises par l'Etat à la disposition du comité, et ont été d'accord pour reconnaître que si quelques légères réparations extérieures qui vont être exécutées dans quelques jours étaient nécessaires, le local, très sec, très bien éclairé et qui par son isolement est prêt à l'abri de toute cause d'incendie, se prêtait à merveille à de telles expositions de grand art comme celle qui se prépare et qui sera, espérons-le, le prélude d'une suite brillante.

Ajoutons que la décoration intérieure dont le programme est déjà établi, sera digne, en tous points, de servir de cadre

aux chefs-d'œuvre représentant des gracieuses images de femmes signées des grands noms des Largillière, des Nattier, des Drouais, des Boucher, des Tocqué, des Greuze, des Perronneau, des Latour, des Fragonard, des Vigée-Lebrun, des David, des Prud'hon... des Dobson, des Hogarth, des Reynolds, des Gainsborough, des Romney, des Ramsay, des Reaumur, des Hopper, des Lawrence, etc.

ABNEGATION

Au milieu des applaudissements qui saluèrent la répétition générale de *La Furie*, on n'a pas assez remarqué un cas de modestie professionnelle plutôt rare.

Comme toute tragédie qui se respecte, on savait que *La Furie* comporterait un certain nombre de morts violentes ; et l'on guettait d'instinct qui y passerait le premier.

L'attente ne fut pas longue. L'infortuné Falconnier n'avait pas prononcé cinq vers qu'on le poignardait lâchement.

« Le suivant de ces Messieurs ! » Qui serait le suivant ? Sûrement on le prendrait dans la toute jeune troupe ou parmi les pensionnaires hors d'âge. Aussi quelle stupeur quand nous vîmes que le suivant c'était, dès le second acte, M. Albert Lambert lui-même ! Après une brève passe de jiu-jitsu préliminaire avec Hercule — ces Japonais n'ont rien inventé — Albert Lambert jonchait le sol pour ne plus se relever.

Je n'ai pas besoin de vous dire les regrets de toute l'assistance et la déception des spectateurs. Mais ce que je crois pouvoir affirmer sans crainte de démenti, c'est que depuis 1860, c'est la première fois qu'un sociétaire à part entière consent à mourir au second acte d'une pièce qui en compte cinq. Combien d'autres, à la place de M. Albert Lambert, auraient demandé à ressusciter au troisième, à faire un fantôme au quatrième, à revenir sous le plus futile prétexte ! M. Albert Lambert n'y a pas mis tant de façons. Comme un simple sociétaire à cinq douzièmes, il a accepté, dès le début, la mort sans phrases. Ce joli trait d'abnégation méritait de ne pas rester dans l'ombre. Je l'en tire. — TRICIS.

Rencontré hier Max et Alex Fischer, les spirituels auteurs de *L'inconduite de Lucie*.

Comme nous parlions avec eux de la difficulté que l'écrivain éprouve à travailler au milieu des agitations de la vie de Paris, les deux humoristes frères s'écrièrent :

— Eh oui ; aussi, comme nous aimons à vivre à Paris, ayons-nous renoncé à écrire nous-mêmes nos livres ! C'est notre troisième frère qui les écrit. Il habite la province, lui ! Son prénom se termine également par un x : il se nomme Ajax Fischer.

A ce problème Ajax Fischer il convient d'apprendre, au fond de sa province, que *L'inconduite de Lucie* obtient en ce moment le plus vif succès. Et, en vérité, c'est un livre follement amusant...

L'exposition P. A. Laurens.

Voici une exquise note d'art. On est séduit dès l'entrée de cette exposition par la jeunesse, la gaieté, la fraîcheur qu'on y respire. Ce sont des parcs ensoleillés, des allées fleuries où se promènent en robes claires, rieuses sous leurs grands chapeaux de paille à rubans enroulés, de sveltes jeunes femmes. Et c'est, sous la ramure et l'ombre fraîche, au bord des fontaines qui reflètent leurs images diaphanes, Isabelle et Clitandre, Arlequin, Colombine, Pierrot et Polichinelle.

Nul peintre peut-être en ce temps n'a la plus d'esprit à plus de science. Il y a dans ces cinquante toiles exposées aux galeries Georges Petit, avec les qualités d'une vision très moderne, comme un souvenir de Watteau.

Attendu avec impatience par tous ceux qui s'intéressent à l'art libre et à la critique osée, le second numéro d'*Adakados* vient de paraître et est en vente chez tous les libraires. Il contient, avec de superbes eaux-fortes, des proses mordantes et très artistiques d'Urban Gohier, Scheffer, Litschouffe, Ferval, du Fresnois, Eekhoud ; d'utiques poèmes par Francis de Croisset, de fort beaux vers par Marinetti, Jules Bois, d'Humières, de La Tailhède, une étonnante revue par Laurent Tailhade : *La Feuille à l'envers*, dont s'ombrageront certains, mais qui aimèrent tous ceux qui savent l'esprit.

Une heure de rire ! L'Amérique ne doute de rien ! Elle a minuté le baiser et elle a promené partout un chronomètre impitoyable !... Ne s'avise-t-elle pas aujourd'hui, par la bouche du savant docteur W. Y. Hensbans, de faire déclarer qu'un défilé de rire continu ne peut dépasser quatre minutes vingt-sept secondes sans amener une rupture de la rate !... Non déplaît au doctissime physiologiste yankee, sa thèse est détruite par le spectacle actuel de l'Olympia où, une heure durant, la salle se tord, littéralement.

Soixante minutes d'hilarité, voilà qui bouleverserait la thèse du docteur Hensbans. Il est vrai qu'il pourrait se rattraper en frissonnant aux exercices de la troupe impériale de Chine Tankwai, en rêvant aux chimères avec Alexia, et vibrer aux danses d'ombres et de lumière.

— Les clous du programme de l'Olympia donné tous les soirs et aux matinées du dimanche et du mardi gras. La Cour des comptes va pouvoir s'installer dans son nouveau palais de la rue Cambon.

Nous avons pu visiter hier l'édifice considérable, et d'ailleurs fort beau, que vient de construire pour elle M. Moyaux, membre de l'Institut.

On termine en ce moment les saisons du plafond de la Grande Chambre qui s'étend sur toute la façade de la rue Cam-

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

bon, au premier étage ; la galerie des pas perdus, par laquelle on y accède, n'attend plus que quelques détails d'ornementation ; le grand escalier d'honneur a reçu cette semaine sa rampe en fer forgé, véritable chef-d'œuvre de ferronnerie moderne, d'un dessin et d'un style remarquables.

Enfin aux cabinets des magistrats il ne manque guère que le mobilier.

Est-ce à dire que le transfert de la Cour, du Palais-Royal au palais de la rue Cambon, est imminent ? Peut-être, car il n'y a plus qu'une question de crédits à régler avant l'installation de ce grand corps de l'Etat dans sa nouvelle résidence, et le moins que l'on doive à la Cour des comptes est de ne point contrôler trop longtemps les siens.

Hors Paris

Les innocents complices.

Deux dragons de Lunéville ayant déserté l'autre jour, en gagnant la frontière au grand galop, avec armes et bagages, les gendarmes allemands ont ramené leurs chevaux au poteau frontière de Donnelay (Lorraine annexée).

Six dragons et deux sous-officiers, en grande tenue, plumed, au casque et flamme à la lance, attendaient à cinq cents mètres de la frontière les chevaux de leur escadron. Mais ils ne devaient pas aller les prendre eux-mêmes par la bride. Deux gendarmes français rejoignirent leurs collègues allemands, et leur payèrent la somme de 43 fr. 75 réclamée pour la nourriture et la conduite des chevaux. Puis ils livrèrent les animaux prodigés aux sous-officiers de dragons.

Un salut correct termina cette cérémonie de restitution dont la simplicité était impressionnante. Puis, au trot, nos soldats entrèrent à Lunéville, conduisant les deux chevaux qui les suivaient la tête basse et comme s'ils étaient tristes de ne plus sentir le poids de leur cavalier, et de supporter, avec leur selle vide aux étriers relevés, la honte d'avoir été déserteurs.

Nouvelles à la Main

On a bien tort d'accabler M. Légitimus. Entre tant de députés qui ont passé leur vie à changer de couleur, il est le seul qui soit toujours resté de la même nuance.

— Pauvre Thalamos !
— Il aurait tort de se plaindre. Si ça continue, il aura beaucoup plus de publicité que n'en a jamais eu Jeanne d'Arc !

Chez le critique théâtral :
— Quelle semaine !
— Ah ! mon cher, il y a tellement de premières.

— Qu'il ne me reste pas une seconde !

— Samedi prochain s'ouvrira le Salon culinaire.

— Le dernier Salon où l'on sauce.

Le Masque de Fer.

PINI

ET

L'Assaut du « Figaro »

Une assistance aussi éclairée qu'attentive, et dont les applaudissements enthousiastes offraient le caractère et la valeur du témoignage le plus flatteur et le plus rare, se pressait hier après midi dans notre hall pour assister à quelques assauts choisis.

Nous avons eu l'honneur de compter à cette occasion parmi nos hôtes S. Exc. le comte Gallina, ambassadeur d'Italie, M. Le Ghaït, ministre de Belgique, M. Ernesto Bosch, ministre de la République Argentine, on remarquait encore, aux côtés du général Brugère, président, et parmi les spectateurs :

MM. le marquis de Chasseloup-Laubat, H. de Villeneuve, R. de

Desbrière, E. Max, Flamant, Paniagua, Lachenard, capitaine Piran, Jean Benoist, R. Guillou, P. Lion, P. Bro, G. Voulquin, L. Gaudin, D. Baudot, J. Castelli ;

E. Boecker, G. Trichard, Morot, docteur Ruffinesco, Ch. Richet, Marland, P.-E. Gayraud, Durand, T. Ley, Demontcorcel, J. Marot, Genest, L. Zalles, capitaine Guerre, R. Hombert, J. Foulc, P. Daubrée, docteur Giffard, docteur Duhamel, G. Canestany, E. Prévost de Rhodes, A. Rigault, de Santa Maria, de Sainte-Suzanne, Vassault, A. Lajoux, de Vauxmoriol, Sangnier, capitaine Bizot, J. Médard, Leo Nardus, A. de Rouilly, Marcel Boulenger, de Fougy, lieutenant Valandin, lieutenant Guernier, P. Breithmayer, G. Audouin, Masson, lieutenant Taillandier, lieutenant Taillier, A. Thomegoux, de Hauzen, Carlo Concha, Mézières, capitaine Sée ;

Comte L. de Mende, A. Périllat, Real, comte d'Oyle, docteur Leudet, R. Boissy d'Anglas, Bonnard, Huet, Michel, Félix Jacquart, Rouillon, Azarian, Ricardo Aresando, Alphonse, Huet, Salvador, Lippmann, P. Daudé, J.-F. Harra, Lacarrière, Souillard, Cosnier, J. Angulo, docteur L. Chancelier, docteur Olivier, Muel, Quémener, de Laronde, lieutenant Nicolle, A. Delavigne, F. Seaton, Lihartz, Nabonnans, G. Thoiry, Tabary, A. Hébert, Legance, Racine, Enrique de Arraga, Vidal, Crocy, P. Girard, S. Boisseau, de Klappa, P. Ange, J. J. M. B. de Bullach, Evaristo Valle, chevalier Scailis, Chambon, G. Whiteley-Ward, Dalort, Pauvert, Cédic, F. Boyer, Tomas, E. Le Breton, Belletruc, Luis Bonafoux, E.-H. Brisson, A. Christophersen, Mége, Lacaye, Fonville, du Mesnil, Tricotet, etc. ;

Les maîtres Ayat, A. Ayat, Mégnac, Bougnol, Rochat, Timperi, Pessina, A. Ruzé, Laurent, Millet, Large, adjudant Dordans, Rouvigny, Battenfeld, Spinnewyn, Bergès, chevalier Conte, Andrieux, Filippi, Reynaud, G. Bouleau, Midelair, Dzier, Hissard, Rue, Gaillard, Hazotte, Mignot, adjudant Ancheti, Lafont, Bourdon, E. Mégnac, etc. ;

Le premier jeu marquait le début, en France, d'un jeune maître de jeu le mérite doit être particulièrement signalé : M. Angel Lancha, de Madrid. Tous les connaisseurs présents, et j'ai dit s'ils étaient nombreux, ont apprécié la science de l'escrime, la vitesse et l'adresse de son jeu, la qualité, notamment, de ses ripostes composées en marchant ; c'est un très fort et très brillant escrimeur. Le maître Jeanty, qui lui donnait la réplique, a affirmé, avec plus de fermeté peut-être encore qu'à l'ordinaire, l'excellence d'une méthode et d'une exécution qui déjà lui valurent tant d'éloges.

Ce fut ensuite, entre M. Léon Bouché, professeur au Cercle de l'escrime à l'épée, et M. Rabau, la huitième rencontre de l'épreuve au fleuret du Match Franco-belge, commencée la veille au soir à la salle Rouleau, et dont la Fédération nationale des sociétés d'escrime et des salles d'armes de France nous avait fort aimablement réservé la partie décisive. M. Léon Bouché est un épéiste ; l'enseignement et la pratique surtout l'épée ; sa défensive de fleuretiste, un peu improvisée, n'a point arrêté l'élan magistral de M. Rabau, qui, par de très beaux coups, a marqué cinq points à rien, avantagant ainsi très sensiblement son équipe.

L'adjudant Lachèvre, qui vient de se signaler à l'attention du monde des armes par une série d'apparitions éclatantes, avait pour adversaire l'un de nos plus forts tireurs d'épée, M. Pierre Rosenbaum, que le maître Bougnol, du cercle Hôche, s'honore d'avoir formé. Lutte magnifique, où j'ai noté surtout les belles attaques de M. Lachèvre et de foudroyantes ripostes à l'actif de M. Rosenbaum.

La première partie s'achevait par le dernier jeu de l'épreuve de fleuret du Match Franco-belge. Un de nos grands maîtres français, M. Rossignol, s'y mesurait avec M. De Smedt, de qui j'ai parlé déjà dans mon article d'hier. Ce fut un assaut d'attente, à proprement parler, chacun des adversaires paraissant mesurer son action à l'initiative de l'autre et se montrant soucieux, avant tout, de diminuer la part du hasard ; mais, de vigilance, d'énergie, d'activité dans cette attente, et quels braves ont accueilli le résultat de l'après lute et la victoire de M. Rossignol, par 2 touches contre 1 !

La première épreuve du Match franco-belge était terminée : nous étions battus, au fleuret, par 20 touches à 40. Tout notre espoir, dès lors, se reportait sur l'épée, qui pouvait seule nous sauver de la défaite.

Et, négligeant l'ordre du programme, je vous apprendrai, sans plus attendre, ce que espoir ne fut pas déçu. Deux assauts admirables se succédèrent, d'une intensité de lutte, d'une perfection de maîtrise qui défient l'expression : l'un mit aux prises MM. De Bel et Rossignol, gauchers tous deux, savants tous deux, ardemment ambitieux de vaincre, et se termina par la victoire de notre champion, deux touches à une ; dans l'autre, M. Léon Bouché supporta merveilleusement le choc de M. De Smedt et ne succomba que par une touche contre deux, de manière que nos représentants, conservant l'avance de la veille, s'entendirent proclamer vainqueurs, à l'arme moderne, par 26 touches à 24.

Disputé pour la troisième fois, le Match franco-belge des professeurs était, pour la troisième fois, déclaré nul. Il laissait les deux camps adverses dans ce sentiment d'estime réciproque et d'amicale considération qui s'attache au souvenir des luttes courtoises où chaque parti sentit la difficulté de vaincre sans connaître l'amertume de la défaite, et apprit à mesurer ses forces à celles d'un irréductible ennemi.

Les juges avaient été MM. Willems, Van Langenhove, de Montigny, capitaine Sénat, L. Chevallier, E. Leduc, J. Marais, G. de La Chaume, que présidèrent alternativement le commandeur Pini, M. A. Rabel, secrétaire de notre Fédération, et M. Willems.

L'indisposition soudaine, mais fort heureusement sans gravité, de M. A. Feyelick, président de la Fédération belge, nous avait privés, au regret de tous, de ses surs lumières et de sa courtoise autorité.

La malchance, d'autre part, n'a point épargné nos tireurs : M. Ad. Rouleau, souffrant lui-même d'une attaque de grippe, avait dû, la veille au soir, se faire remplacer dans le Match par M. G. Rouleau, son frère, qu'une période d'enseignement particulièrement laborieuse préparait mal à soutenir, en deux heures, six assauts excessivement rudes ; la science de ce très grand maître l'a toutefois conduit au succès.

Une passe d'armes de toute beauté, entre M. Galante et M. Ad. Guyon, président de la société « Le Sabre », a mis

en évidence le savoir, la brillante vigueur, le style parfait de M. Guyon, de qui les efforts apportent, depuis quinze ans, au développement du sabre en France une si constante et si précieuse contribution, en même temps que la méthode sûre et pratique de M. Galante, que ses qualités exceptionnelles de professeur désignent pour une place à part entre les adeptes de cette arme.

Enfin, ce furent Pini et M. Ad. Rouleau, Directeur de la salle d'armes du principal cercle sud-américain, le Jockey-Club de Buenos-Aires, où il achève, dans la considération de tous, son élatante carrière d'escrimeur, Pini ne vient plus en Europe que pour de courts séjours. Il est fait de la République Argentine une seconde patrie, — une troisième, — dirais-je, car n'est-il pas Français aussi ? Il y a rencontré de précieux appuis, des bienveillances dont il parle avec émotion, parmi lesquelles celles d'hommes de sport comme le baron Antonio de Marchi, et d'éminents hommes d'Etat. Mais il n'est aucun de ses voyages où Paris ne l'ait eu quelques jours pour hôte, et, quelque instants, le Figaro.

Quelques instants, qu'abrégeait encore hier l'état de santé de M. Ad. Rouleau, son adversaire, ont permis toutefois au célèbre maître de montrer qu'il était resté le même, un incomparable créateur, un extraordinaire champion, un grand artiste, et l'ovation que ses admirateurs lui ont faite en est venue témoigner avec la plus chaude éloquence.

M. Ad. Rouleau a tiré, comme toujours, avec une science, une impeccabilité de méthode, de tactique et de style qui sont au-dessus de mon éloge, et les applaudissements se sont partagés entre Pini et lui.

Le général Brugère, président de la Fédération nationale des sociétés d'escrime et des salles d'armes, présidait, entouré de MM. Rabel, secrétaire du bureau, M. René Lacroix, Dillon-Kavanagh, docteur Guérin, secrétaires, et du comité de la Fédération. Dans une allocution très goûtée, il a félicité Pini, remercié les tireurs et les juges et préconisé l'union toujours plus cordiale et toujours plus étroite des escrimeurs belges et français.

A ces félicitations, à ces remerciements et à ces vœux le Figaro s'associe pleinement. Remercions encore, tout particulièrement, M. Paul Haynon, le dévoué secrétaire de la Fédération, de qui le zèle s'est tant de fois affirmé pour l'escrime en ces quelques années, et qui a bien voulu prendre, dans la préparation et dans l'organisation du Match franco-belge, la part la plus utile.

Les escrimeurs présents se sont joints à nous pour regretter l'absence de M. H. G. Berger, secrétaire général de la Fédération de l'escrime, qu'un voyage de quelques mois éloigne en ce moment de Paris.

Jehan Septime.

Le Monde & la Ville

SALONS

Dîner diplomatique hier soir à la légation de Serbie, rue Léon-Royard. Les convives du ministre de Serbie et de Mme Vesnitch étaient :

L'ambassadeur de France et la comtesse d'Ormonde, le ministre du Brésil et Mme de Piza, le ministre de Bulgarie et Mme Stancioff, le consul de France et Mme Max Choumlier, M. Jean Bérard, de Ginoux, P. de Briey, les membres de la légation, etc.

Ce dîner a été suivi d'un bridge.

Très élégant dîner chez Mme de Yurbe dans son splendide hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Les convives étaient :

S. A. S. la princesse Ch. d'Isenbourg-Birstein, comte Khevenhüller-Metsch, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, prince Roger-Babou, ministre de Norvège et la baronne de Wedel-Jarlsberg, comtesse Jacques de Pourtalès, M. et Mme Perry Belmont, M. Luis de Euzat, comte Louis de Périgord.

Dîner suivi de réception restreinte, avant-hier chez le général et Mme Kirkpatrick de Closeburn. Parmi les convives :

Comtesse de Trédern, marquise et Mlle de Bostquidard, marquise et Mlle de Frayssier-Bonin, princesse de Faugency-Lucinge, comtesse Soltyk, vicomte de Saint-Genès, baronne de Grandmaison, comte de Clermont, de Choiseul, vicomte de Gissac, baron de Foucault.

Venus après le dîner :

Baron et baronne de Mazères-Mauldon, duchesse d'Angelo, duchesse de Bellune, comte et comtesse de Job, chevalier et Mme Paul d'Enteubel, comtesse de Costegnon, Mme Lefèvre des Loges, comtesse Stockan, M. de Morgan de Maricourt, etc.

Au cours de la soirée on a applaudi : Mme Thénard, de la Comédie-Française, dans une jolie saynète inédite, *Un coup de vent*, de Mme Thénard et Mlle Combur, jouée par les auteurs, et dans des monologues, la *Présidente*, *Five o'clock Tea*, *On s'en va* et le *Théâtre*.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

L'archevêque de Rouen, Mgr Fuzet, qui se trouvait à Paris, a quitté hier l'hôtel Louvois pour rentrer à Rouen.

Hier, déjeuner de la « Française », en l'honneur de Mme Nolte, la grande bienfaitrice de l'œuvre. M. Brandès, le célèbre écrivain danois, y assistait, ainsi que nombre de notabilités du monde des lettres.

Mme Jane Misme, dans un toast qui fut très chaleureusement applaudi, a exprimé celle de ses distinguées collaboratrices, pour l'honneur de cette petite fête. Et Mme Nolte a prononcé à son tour quelques paroles générales et simples qui lui valurent une véritable ovation.

Le grand succès du *Médicament du cœur*, la fine comédie de M. Michel Provins et de O. Gué ! l'an neuf ! l'amusante revue de Rip, continue à attirer au théâtre des Capucines l'élite du monde élégant. Recommandons, ces soirées dernières :

Duc et duchesse d'Uzès, M. et Mme Godillot, baron et baronne de Radowitz, M. et Mme de Brémont, M. et Mme Charley, M. et Mme André Desfosse, M. et Mme Leure, Mme Japy de Beaumont, M. et Mme Petit, M. et Mme Bérard, M. et Mme Pierre Lafitte, et Mme Tristan-Bernard, baron et baronne de Bourgoin, Mme Edwards, M. comte de Fulk, prince Dymit Tossou, comte de Bonvouloir, Marcel Fouquier, comte d'Aramon, comte de Gontaut-Biron, Arago, comte de Maille, Rodocanachi, de Grancy, Lazard, Brinquant, Degoul, Elie Lagrange, Zivy, d'Artois, de Saint-Léger, Alexandre Duval, comte de Biron, Baltazzi, Marghiolom, Georges Heine, baron Gourgand, de Gosselin, Galichon, comte de Sancy, comte de Siney, Seligmann, comte de Bréville, Porçes, général marquis d'Espéyilles, J. Oller, comte de Castries, comte de Lindemann, M. et Mme Charon, Mme Guyon, M. et Mme Hainaker, MM. de Rothschild, Weissweiler, etc.

Le roi d'Espagne, accompagné du marquis de Viana et de M. Quinones de León, arrivera ce matin à Biarritz par l'express, à

neuf heures cinquante-trois minutes, et se rendra aussitôt en automobile au port de Bèlges, pour assister à la messe à 10 heures, à la messe de 11 heures, à la messe de 12 heures, à la messe de 13 heures, à la messe de 14 heures, à la messe de 15 heures, à la messe de 16 heures, à la messe de 17 heures, à la messe de 18 heures, à la messe de 19 heures, à la messe de 20 heures, à la messe de 21 heures, à la messe de 22 heures, à la messe de 23 heures, à la messe de 24 heures, à la messe de 25 heures, à la messe de 26 heures, à la messe de 27 heures, à la messe de 28 heures, à la messe de 29 heures, à la messe de 30 heures, à la messe de 31 heures, à la messe de 32 heures, à la messe de 33 heures, à la messe de 34 heures, à la messe de 35 heures, à la messe de 36 heures, à la messe de 37 heures, à la messe de 38 heures, à la messe de 39 heures, à la messe de 40 heures, à la messe de 41 heures, à la messe de 42 heures, à la messe de 43 heures, à la messe de 44 heures, à la messe de 45 heures, à la messe de 46 heures, à la messe de 47 heures, à la messe de 48 heures, à la messe de 49 heures, à la messe de 50 heures, à la messe de 51 heures, à la messe de 52 heures, à la messe de 53 heures, à la messe de 54 heures, à la messe de 55 heures, à la messe de 56 heures, à la messe de 57 heures, à la messe de 58 heures, à la messe de 59 heures, à la messe de 60 heures, à la messe de 61 heures, à la messe de 62 heures, à la messe de 63 heures, à la messe de 64 heures, à la messe de 65 heures, à la messe de 66 heures, à la messe de 67 heures, à la messe de 68 heures, à la messe de 69 heures, à la messe de 70 heures, à la messe de 71 heures, à la messe de 72 heures, à la messe de 73 heures, à la messe de 74 heures, à la messe de 75 heures, à la messe de 76 heures, à la messe de 77 heures, à la messe de 78 heures, à la messe de 79 heures, à la messe de 80 heures, à la messe de 81 heures, à la messe de 82 heures, à la messe de 83 heures, à la messe de 84 heures, à la messe de 85 heures, à la messe de 86 heures, à la messe de 87 heures, à la messe de 88 heures, à la messe de 89 heures, à la messe de 90 heures, à la messe de 91 heures, à la messe de 92 heures, à la messe de 93 heures, à la messe de 94 heures, à la messe de 95 heures, à la messe de 96 heures, à la messe de 97 heures, à la messe de 98 heures, à la messe de 99 heures, à la messe de 100 heures, à la messe de 101 heures, à la messe de 102 heures, à la messe de 103 heures, à la messe de 104 heures, à la messe de 105 heures, à la messe de 106 heures, à la messe de 107 heures, à la messe de 108 heures, à la messe de 109 heures, à la messe de 110 heures, à la messe de 111 heures, à la messe de 112 heures, à la messe de 113 heures, à la messe de 114 heures, à la messe de 115 heures, à la messe de 116 heures, à la messe de 117 heures, à la messe de 118 heures, à la messe de 119 heures, à la messe de 120 heures, à la messe de 121 heures, à la messe de 122 heures, à la messe de 123 heures, à la messe de 124 heures, à la messe de 125 heures, à la messe de 126 heures, à la messe de 127 heures, à la messe de 128 heures, à la messe de 129 heures, à la messe de 130 heures, à la messe de 131 heures, à la messe de 132 heures, à la messe de 133 heures, à la messe de 134 heures, à la messe de 135 heures, à la messe de 136 heures, à la messe de 137 heures, à la messe de 138 heures, à la messe de 139 heures, à la messe de 140 heures, à la messe de 141 heures, à la messe de 142 heures, à la messe de 143 heures, à la messe de 144 heures, à la messe de 145 heures, à la messe de 146 heures, à la messe de 147 heures, à la messe de 148 heures, à la messe de 149 heures, à la messe de 150 heures, à la messe de 151 heures, à la messe de 152 heures, à la messe de 153 heures, à la messe de 154 heures, à la messe de 155 heures, à la messe de 156 heures, à la messe de 157 heures, à la messe de 158 heures, à la messe de 159 heures, à la messe de 160 heures, à la messe de 161 heures, à la messe de 162 heures, à la messe de 163 heures, à la messe de 164 heures, à la messe de 165 heures, à la messe de 166 heures, à la messe de 167 heures, à la messe de 168 heures, à la messe de 169 heures, à la messe de 170 heures, à la messe de 171 heures, à la messe de 172 heures, à la messe de 173 heures, à la messe de 174 heures, à la messe de 175 heures, à la messe de 176 heures, à la messe de 177 heures, à la messe de 178 heures, à la messe de 179 heures, à la messe de 180 heures, à la messe de 181 heures, à la messe de 182 heures, à la messe de 183 heures, à la messe de 184 heures, à la messe de 185 heures, à la messe de 186 heures, à la messe de 187 heures, à la messe de 188 heures, à la messe de 189 heures, à la messe de 190 heures, à la messe de 191 heures, à la messe de 192 heures, à la messe de 193 heures, à la messe de 194 heures, à la messe de 195 heures, à la messe de 196 heures, à la messe de 197 heures, à la messe de 198 heures, à la messe de 199 heures, à la messe de 200 heures, à la messe de 201 heures, à la messe de 202 heures, à la messe de 203 heures, à la messe de 204 heures, à la messe de 205 heures, à la messe de 206 heures, à la messe de 207 heures, à la messe de 208 heures, à la messe de 209 heures, à la messe de 210 heures, à la messe de 211 heures, à la messe de 212 heures, à la messe de 213 heures, à la messe de 214 heures, à la messe de 215 heures, à la messe de 216 heures, à la messe de 217 heures, à la messe de 218 heures, à la messe de 219 heures, à la messe de 220 heures, à la messe de 221 heures, à la messe de 222 heures, à la messe de 223 heures, à la messe de 224 heures, à la messe de 225 heures, à la messe de 226 heures, à la messe de 227 heures, à la messe de 228 heures, à la messe de 229 heures, à la messe de 230 heures, à la messe de 231 heures, à la messe de 232 heures, à la messe de 233 heures, à la messe de 234 heures, à la messe de 235 heures, à la messe de 236 heures, à la messe de 237 heures, à la messe de 238 heures, à la messe de 239 heures, à la messe de 240 heures, à la messe de 241 heures, à la messe de 242 heures, à la messe de 243 heures, à la messe de 244 heures, à la messe de 245 heures, à la messe de 246 heures, à la messe de 247 heures, à la messe de 248 heures, à la messe de 249 heures, à la messe de 250 heures, à la messe de 251 heures, à la messe de 252 heures, à la messe de 253 heures, à la messe de 254 heures, à la messe de 255 heures, à la messe de 256 heures, à la messe de 257 heures, à la messe de 258 heures, à la messe de 259 heures, à la messe de 260 heures, à la messe de 261 heures, à la messe de 262 heures, à la messe de 263 heures, à la messe de 264 heures, à la messe de 265 heures, à la messe de 266 heures, à la messe de 267 heures, à la messe de 268 heures, à la messe de 269 heures, à la messe de 270 heures, à la messe de 271 heures, à la messe de 272 heures, à la messe de 273 heures, à la messe de 274 heures, à la messe de 275 heures, à la messe de 276 heures, à la messe de 277 heures, à la messe de 278 heures, à la messe de 279 heures, à la messe de 280 heures, à la messe de 281 heures, à la messe de 282 heures, à la messe de 283 heures, à la messe de 284 heures, à la messe de 285 heures, à la messe de 286 heures, à la messe de 287 heures, à la messe de 288 heures, à la messe de 289 heures, à la messe de 290 heures, à la messe de 291 heures, à la messe de 292 heures, à la messe de 293 heures, à la messe de 294 heures, à la messe de 295 heures, à la messe de 296 heures, à la messe de 297 heures, à la messe de 298 heures, à la messe de 299 heures, à la messe de 300 heures, à la messe de 301 heures, à la messe de 302 heures, à la messe de 303 heures, à la messe de 304 heures, à la messe de 305 heures, à la messe de 306 heures, à la messe de 307 heures, à la messe de 308 heures, à la messe de 309 heures, à la messe de 310 heures, à la messe de 311 heures, à la messe de 312 heures, à la messe de 313 heures, à la messe de 314 heures, à la messe de 315 heures, à la messe de 316 heures, à la messe de 317 heures, à la messe de 318 heures, à la messe de 319 heures, à la messe de 320 heures, à la messe de 321 heures, à la messe de 322 heures, à la messe de 323 heures, à la messe de 324 heures, à la messe de 325 heures, à la messe de 326 heures, à la messe de 327 heures, à la messe de 328 heures, à la messe de 329 heures, à la messe de 330 heures, à la messe de 331 heures, à la messe de 332 heures, à la messe de 333 heures, à la messe de 334 heures, à la messe de 335 heures, à la messe de 336 heures, à la messe de 337 heures, à la messe de 338 heures, à la messe de 339 heures, à la messe de 340 heures, à la messe de 341 heures, à la messe de 342 heures, à la messe de 343 heures, à la messe de 344 heures, à la messe de 345 heures, à la messe de 346 heures, à la messe de 347 heures, à la messe de 348 heures, à la messe de 349 heures, à la messe de 350 heures, à la messe de 351 heures, à la messe de 352 heures, à la messe de 353 heures, à la messe de 354 heures, à la messe de 355 heures, à la messe de 356 heures, à la messe de 357 heures, à la messe de 358 heures, à la messe de 359 heures, à la messe de 360 heures, à la messe de 361 heures, à la messe de 362 heures, à la messe de 363 heures, à la messe de 364 heures, à la messe de 365 heures, à la messe de 366 heures, à la messe de 367 heures, à la messe de 368 heures, à la messe de 369 heures, à la messe de 370 heures, à la messe de 371 heures, à la messe de 372 heures, à la messe de 373 heures, à la messe de 374 heures, à la messe de 375 heures, à la messe de 376 heures, à la messe de 377 heures, à la messe de 378 heures, à la messe de 379 heures, à la messe de 380 heures, à la messe de 381 heures, à la messe de 382 heures, à la messe de 383 heures, à la messe de 384 heures, à la messe de 385 heures, à la messe de 386 heures, à la messe de 387 heures, à la messe de 388 heures, à la messe de 389 heures, à la messe de 390 heures, à la messe de 391 heures, à la messe de 392 heures, à la messe de 393 heures, à la messe de 394 heures, à la messe de 395 heures, à la messe de 396 heures, à la messe de 397 heures, à la messe de 398 heures, à la messe de 399 heures, à la messe de 400 heures, à la messe de 401 heures, à la messe de 402 heures, à la messe de 403 heures, à la messe de 404 heures, à la messe de 405 heures, à la messe de 406 heures, à la messe de 407 heures, à la messe de 408 heures, à la messe de 409 heures, à la messe de 410 heures, à la messe de 411 heures, à la messe de 412 heures, à la messe de 413 heures, à la messe de 414 heures, à la messe de 415 heures, à la messe de 416 heures, à la messe de 417 heures, à la messe de 418 heures, à la messe de 419 heures, à la messe de 420 heures, à la messe de 421 heures, à la messe de 422 heures, à la messe de 423 heures, à la messe de 424 heures, à la messe de 425 heures, à la messe de 426 heures, à la messe de 427 heures, à la messe de 428 heures, à la messe de 429 heures, à la messe de 430 heures, à la messe de 431 heures, à la messe de 432 heures, à la messe de 433 heures, à la messe de 434 heures, à la messe de 435 heures, à la messe de 436 heures, à la messe de 437 heures, à la messe de 438 heures, à la messe de 439 heures, à la messe de 440 heures, à la messe de 441 heures, à la messe de 442 heures, à la messe de 443 heures, à la messe de 444 heures, à la messe de 445 heures, à la messe de 446 heures, à la messe de 447 heures, à la messe de 448 heures, à la messe de 449 heures, à la messe de 450 heures, à la messe de 451 heures, à la messe de 452 heures, à la messe de 453 heures, à la messe de 454 heures, à la messe de 455 heures, à la messe de 456 heures, à la messe de 457 heures, à la messe de 458 heures, à la messe de 459 heures, à la messe de 460 heures, à la messe de 461 heures, à la messe de 462 heures, à la messe de 463 heures, à la messe de 464 heures, à la messe de 465 heures, à la messe de 466 heures, à la messe de 467 heures, à la messe de 468 heures, à la messe de 469 heures, à la messe de 470 heures, à la messe de 471 heures, à la messe de 472 heures, à la messe de 473 heures, à la messe de 474 heures, à la messe de 475 heures, à la messe de 476 heures, à la messe de 477 heures, à la messe de 478 heures, à la messe de 479 heures, à la messe de 480 heures, à la messe de 481 heures, à la messe de 482 heures, à la messe de 483 heures, à la messe de 484 heures, à la messe de 485 heures, à la messe de 486 heures, à la messe de 487 heures, à la messe de 488 heures, à la messe de 489 heures, à la messe de 490 heures, à la messe de 491 heures, à la messe de 492 heures, à la messe de 493 heures, à la messe de 494 heures, à la messe de 495 heures, à la messe de 496 heures, à la messe de 497 heures, à la messe de 498 heures, à la messe de 499 heures, à la messe de 500 heures, à la messe de 501 heures, à la messe de 502 heures, à la messe de 503 heures, à la messe de 504 heures, à la messe de 505 heures, à la messe de 506 heures, à la messe de 507 heures, à la messe de 508 heures, à la messe de 509 heures, à la messe de 510 heures, à la messe de 511 heures, à la messe de 512 heures, à la messe de 513 heures, à la messe de 514 heures, à la messe de 515 heures, à la messe de 516 heures, à la messe de 517 heures, à la messe de 518 heures, à la messe de 519 heures, à la messe de 520 heures, à la messe de 521 heures, à la messe de 522 heures, à la messe de 523 heures, à la messe de 524 heures, à la messe de 525 heures, à la messe de 526 heures, à la messe de 527 heures, à la messe de 528 heures, à la messe de 529 heures, à la messe de 530 heures, à la messe de 531 heures, à la messe de 532 heures, à la messe de 533 heures, à la messe de 534 heures, à la messe de 535 heures, à la messe de 536 heures, à la messe de 537 heures, à la messe de 538 heures, à la messe de 539 heures, à la messe de 540 heures, à la messe de 541 heures, à la messe de 542 heures, à la messe de 543 heures, à la messe de 544 heures, à la messe de 545 heures, à la messe de 546 heures, à la messe de 547 heures, à la messe de 548 heures, à la messe de 549 heures, à la messe de 550 heures, à la messe de 551 heures, à la messe de 552 heures, à la messe de 553 heures, à la messe de 554 heures, à la messe de 555 heures, à la messe de 556 heures, à la messe de 557 heures, à la messe de 558 heures, à la messe de 559 heures, à la messe de 560 heures, à la messe de 561 heures, à la messe de 562 heures, à la messe de 563 heures, à la messe de 564 heures, à la messe de 565 heures, à la messe de 566 heures, à la messe de 567 heures, à la messe de 568 heures, à la messe de 569 heures, à la messe de 570 heures, à la messe de 571 heures, à la messe de 572 heures, à la messe de 573 heures, à la messe de 574 heures, à la messe de 575 heures, à la messe de 576 heures, à la messe de 577 heures, à la messe de 578 heures, à la messe de 579 heures, à la messe de 580 heures, à la messe de 581 heures, à la messe de 582 heures, à la messe de 583 heures, à la messe de 584 heures, à la messe de 585 heures, à la messe de 586 heures, à la messe de 587 heures, à la messe de 588 heures, à la messe de 589 heures, à la messe de 590 heures, à la messe de 591 heures, à la messe de 592 heures, à la messe de 593 heures, à la messe de 594 heures, à la messe de 595 heures, à la messe de 596 heures, à la messe de 597 heures, à la messe de 598 heures, à la messe de 599 heures, à la messe de 600 heures, à la messe de 601 heures, à la messe de 602 heures, à la messe de 603 heures, à la messe de 604 heures, à la messe de 605 heures, à la messe de 606 heures, à la messe de 607 heures, à la messe de 608 heures, à la messe de 609 heures, à la messe de 610 heures, à la messe de 611 heures, à la messe de 612 heures, à la messe de 613 heures, à la messe de 614 heures, à la messe de 615 heures, à la messe de 616 heures, à la messe de 617 heures, à la messe de 618 heures, à la messe de 619 heures, à la messe de 620 heures, à la messe de 621 heures, à la messe de 622 heures, à la messe de 623 heures, à la messe de 624 heures, à la messe de 625 heures, à la messe de 626 heures, à la messe de 627 heures, à la messe de 628 heures, à la messe de 629 heures, à la messe de 630 heures, à la messe de 631 heures, à la messe de 632 heures, à la messe de 633 heures, à la messe de 634 heures, à la messe de 635 heures, à la messe de 636 heures, à la messe de 637 heures, à la messe de 638 heures, à la messe de 639 heures, à la messe de 640 heures, à la messe de 641 heures, à la messe de 642 heures, à la messe de 643 heures, à la messe de 644 heures, à la messe de 645 heures, à la messe de 646 heures, à la messe de 647 heures, à la messe de 648 heures, à la messe de 649 heures, à la messe de 650 heures, à la messe de 651 heures, à la messe de 652 heures, à la messe de 653 heures, à la messe de 654 heures, à la messe de 655 heures, à la messe de 656 heures, à la messe de 657 heures, à la messe de 658 heures, à la messe de 659 heures, à la messe de 660 heures, à la messe de 661 heures, à la messe de 662 heures, à la messe de 663 heures, à la messe de 664 heures, à la messe de 665 heures, à la messe de 666 heures, à la messe de 667 heures, à la messe de 668 heures, à la messe de 669 heures, à la messe de 670 heures, à la messe de 671 heures, à la messe de 672 heures, à la messe de 673 heures, à la messe de 674 heures, à la messe de 675 heures, à la messe de 676 heures, à la messe de 677 heures, à la messe de 678 heures, à la messe de 679 heures, à la messe de 680 heures, à la messe de 681 heures, à la messe de 682 heures, à la messe de 683 heures, à la messe de 684 heures, à la messe de 685 heures, à la messe de 686 heures, à la messe de 687 heures, à la messe de 688 heures, à la messe de 689 heures, à la messe de 690 heures, à la messe de 691 heures, à la messe de 692 heures, à la messe de 693 heures, à la messe de 694 heures, à la messe de 695 heures, à la messe de 696 heures, à la messe de 697 heures, à la messe de 698 heures, à la messe de 699 heures, à la messe de 700 heures, à la messe de 701 heures, à la messe de 702 heures, à la messe de 703 heures, à la messe de 704 heures, à la messe de 705 heures, à la messe de 706 heures, à la messe de 707 heures, à la messe de 708 heures, à la messe de 709 heures, à la messe de 710 heures, à la messe de 711 heures, à la messe de 712 heures, à la messe de 713 heures, à la messe de 714 heures, à la messe de 715 heures, à la messe de 716 heures, à la messe de 717 heures, à la messe de 718 heures, à la

Le poète des Gueux

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il y a toujours beaucoup de monde, aux séances de l'Académie, et même si le programme n'annonce pas un spectacle des plus pittoresques. Mais, en vérité, M. Jean Richepin a fait salle comble, et au delà : les heureux personnes qui avaient pu trouver place sur les maigres banquettes qu'offre à ses invités la Compagnie aux quarante fauteuils, étaient accumulées les unes contre les autres de la manière et la moins confortable et la plus fraternelle : ainsi se pressent, sur les bâtonnets d'une étroite cage, les petits oiseaux des îles, frileux et frissonnants ; seulement eux font exprès de se tasser !...

Et quel succès !... M. Jean Richepin ne se crut-il pas revenu aux jours glorieux de *Nana-Sahib*, où triomphaient son vers magnifique et son verbe puissant ?... Maintes fois l'interrompirent les applaudissements et les acclamations ; et, quand il eut achevé sa lecture, l'enthousiasme continuait, obsédé, passionné.

Néanmoins, du reste, qu'on ne saurait mieux lire un discours mieux fait pour plaire : un discours à couplets, à effets habilement préparés, où les morceaux de bravoure, fréquents, sont répartis, éclatant dès qu'on les souhaite, font le bruit qu'on désire, comme le plus gai, le plus agréable ; un malin discours. Et quelle voix ! Superbe, claire, qui s'élève et qui s'abaisse avec la même facilité. Des gestes larges et ingénieux, aussi démonstratifs pour marquer l'accent d'une valeureuse tirade ou bien pour signifier une joyeuse ronde que mènent de petites filles. Et quelle prestance !

Il faut le dire : M. Jean Richepin est fort beau, en académicien. Il porte l'habit vert agrafé, non tout à fait jusqu'au menton ; l'habit s'échancure d'abord et laisse libre la blanche cravate ; mais il moule exactement le torse et les broderies suivent le dessin des pectoraux vigoureux. La tête, brune, caractérisée énergiquement, se fronce pour les passages de sombre éloquence et puis, pour les gentilles, sourit avec bonhomie. Les yeux s'enflamment aisément ; et le front porte une auréole de cheveux gris et frisant bien. La main gauche tient le discours et le bras droit fait à lui seul tous les gestes, avec un vif entrain.

M. Maurice Barrès présidait, ayant à sa droite M. Ribot, chancelier de la compagnie, et M. Thureau-Dangin, son secrétaire perpétuel. Les parrains de M. Richepin étaient M. Paul Hervieu et M. Frédéric Masson. Et les bancs qui sont réservés aux membres de l'Institut ne furent jamais mieux et plus abondamment occupés.

M. Jean Richepin commença par raconter, avec beaucoup de bonne grâce, qu'il n'avait jamais encore assisté à nulle réception académique. Toutefois, il ne parut pas intimidé. S'il avait, jusqu'à ce jour, négligé de venir à de telles fêtes, c'est qu'il ne sort pas sans sa Muse, laquelle, à cause de sa « sauvagerie mal polie », ne se croyait pas digne de la « haute tenue » académique. Ici, l'on applaudit, pour féliciter M. Richepin d'avoir renoncé à tant de modeste vergogneuse.

Il ajouta :

Voilà, j'en suis certain, l'humble mérite qui m'a valu votre faveur et qui vous a permis de ne point trop prendre garde à la rudesse souvent débraillée de cette Muse, et surtout à la témérité inattendue de sa démarche, le jour où soudain elle osa venir frapper à votre porte, après avoir si longtemps et si cavalièrement battu l'estrade par des chemins étranges et quelquefois mal famés. Les gens à courte vue, qui ne vont pas au fond des choses, en montrèrent quelque étonnement et taxèrent la pauvre Muse d'irrévérence. Mais vous, messieurs, vous ne manquâtes point de lire tout de suite dans ses yeux son respect pour votre histoire et son admiration absolue pour les grands noms de cette Compagnie, dont le ciel resplendissant de nos plus merveilleuses étoiles. Vous n'avez pas mis en doute une seconde, rien que sur la chaleur de son accent, la filiale tendresse qu'elle a toujours témoignée à ces héros de notre race et à la langue divine dont ils sont les Égrogènes. Vous avez surtout pris en considération son amour passionné, presque frénétique, pour la langue, qu'elle estime plus chère que sa vie. Les gens à courte vue, qui ne vont pas au fond des choses, en montrèrent quelque étonnement et taxèrent la pauvre Muse d'irrévérence. Mais vous, messieurs, vous ne manquâtes point de lire tout de suite dans ses yeux son respect pour votre histoire et son admiration absolue pour les grands noms de cette Compagnie, dont le ciel resplendissant de nos plus merveilleuses étoiles. Vous n'avez pas mis en doute une seconde, rien que sur la chaleur de son accent, la filiale tendresse qu'elle a toujours témoignée à ces héros de notre race et à la langue divine dont ils sont les Égrogènes. Vous avez surtout pris en considération son amour passionné, presque frénétique, pour la langue, qu'elle estime plus chère que sa vie.

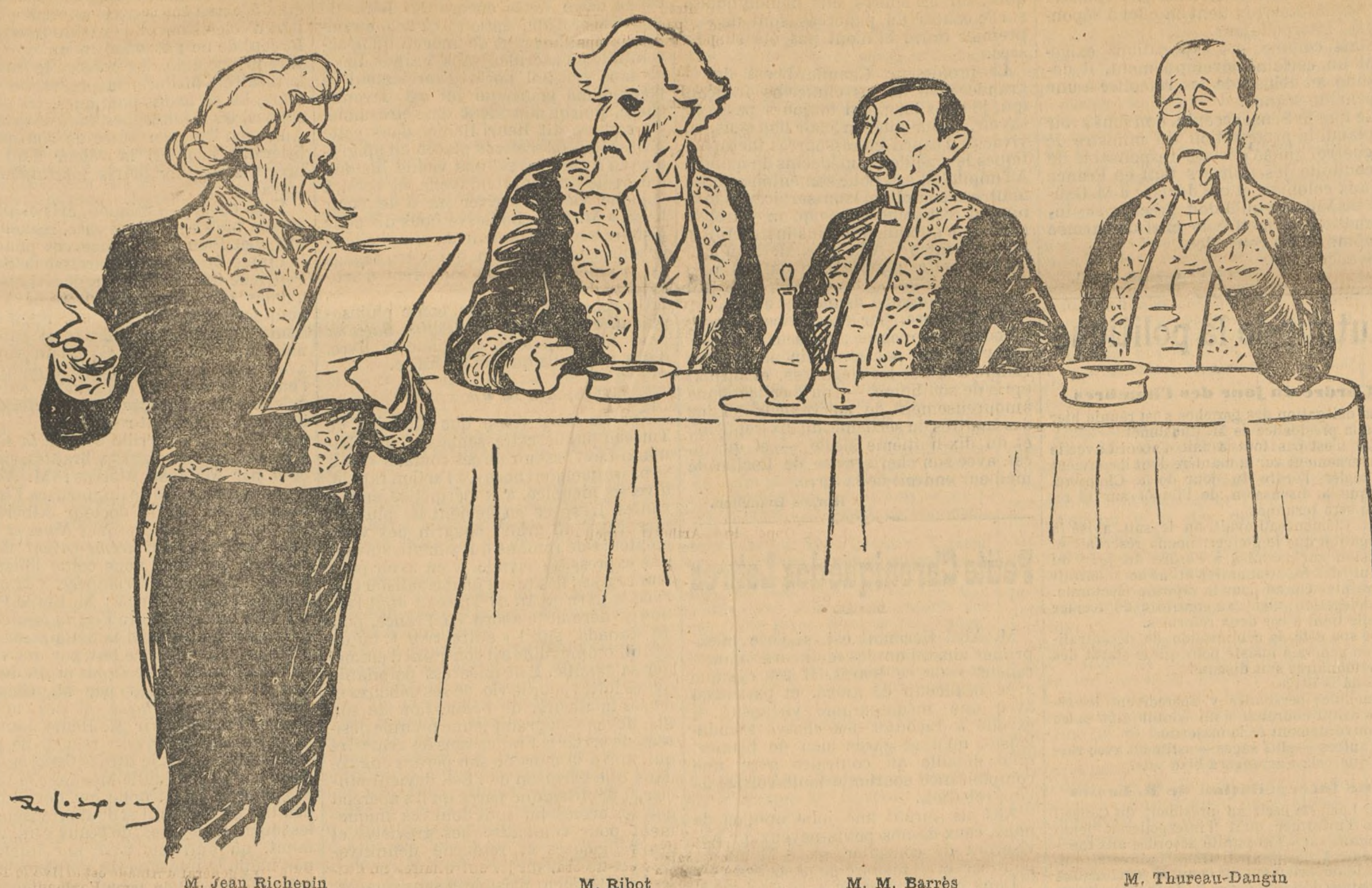
L'or gras des purins et la glu noire des fanges... — ces métaphores n'étaient pas, jusqu'à présent, dans l'habitude créatrice de l'Académie. Mais le poète de la *Chanson des Gueux* a bien fait de penser que les Quarante n'accueillaient pas pour le prier d'écrire à la manière de Sylvestre de Sacy ou d'Ernest Legouvé, n'est-ce pas ?

Et puisque finalement vous avez acquiescé sans haut-le-cœur à ce que je vous la présentasse, cette Muse, comme une de ces gaillardes ayant pour paragon la Dorine qualifiée par Molière d'un *petit trop forte en gaule*, mais tout à la fois comme une fille saine dont le vocabulaire fleurit bon le terroir, comme une dévote aux gloires et aux traditions dont vous avez et entretenez le culte, et surtout comme une prêtresse (bachante, soit, mais prêtresse) vouant toutes ses forces et tout son cœur à l'adoration exclusive de notre langue, si bien que le plus grand crime de cette naïve comédie consiste peut-être en ce qu'elle a voulu, la folle, savoir trop de français parmi de soi-disant sages qui n'en savent pas assez.

Il n'y a évidemment pas de tels soi-disant sages, à l'Académie... On le savait ; mais on l'a bien vu, quand cette opulente et vive tirade a passé sans protestations, du moins à haute voix.

Puis, M. Jean Richepin vient à l'éloge de son prédécesseur, André Theuriot. — Les deux noms semblent un contraste un peu paradoxal. La douceur fluide de l'un et la troncature de l'autre leur ont valu deux renommées bien différentes. Mais l'auteur de *Césarine* a la plus grande admiration pour l'auteur de *Madame Heur-*

Réception de M. Jean Richepin à l'Académie française



M. Jean Richepin

M. Ribot

M. M. Barrès

M. Thureau-Dangin

teloup ; et ce goût qu'il témoigne au discret romancier de la vie campagnarde et provinciale, il le lui marque de la façon la plus généreuse et la plus spontanée, en le trouvant un peu pareil à lui.

M. Richepin ne veut pas qu'on regarde André Theuriot comme un écrivain très mesuré, mais, quelquefois ou généralement, plus pâle qu'il n'est indispensable de l'être. M. Richepin considère que la mémoire d'André Theuriot souffre d'une véritable iniquité : ne l'a-t-on pas enveloppé dans une sorte de brume et n'est-il pas temps de montrer un Theuriot plus éclatant ?

La critique, en étudiant, ne le dégage point des opinions toutes faites, faites d'après la légende grise toujours. Elle semble, au contraire, s'appliquer à resserrer les bandelettes qui le déforment, bandelettes de brocardage et d'ouate d'autant plus étouffantes qu'elles sont plus molles. Il reste ainsi comme embaumé dans les louanges et si fidèles qu'il a charmés et qu'il charme encore, ne se laisse charmer, par lui qui traverse les voiles dont s'enveloppe et pâlit sa figure. Et la force de persuasion dont pèse une erreur consacrée est telle que peut-être jusque parmi vous, messieurs, qui avez connu, admiré, aimé André Theuriot, l'effigie demeurée de lui dans le souvenir de certains, voire de la plupart, est, précisément, cette imprécise image, faussée, amoindrie, estompée et comme éteinte par le tremblant halo de la légende grise.

Je ne sais pas si le timide et fin Theuriot n'aurait pas été un peu effrayé de cette annonce d'une peinture qui allait le montrer si différent de ce que lui-même peut-être, se figurait qu'il était... Mais il aurait certainement apprécié la bienveillance, la bienfaisance, avec laquelle son aimable successeur tâchait de lui donner un peu de ton.

André Theuriot fut, par sa mère, Lorrain, et par son père, Bourguignon. M. Richepin trouve, dans l'œuvre de Theuriot, ces deux influences. Et il insiste sur la bourguignonne, qui a plus de chaleur et de flamme. Du reste, si Theuriot connu à Bar-le-Duc les joies et les étonnements de l'enfance, il sut aussi se montrer infidèle à sa petite patrie, aimer la campagne et les bois un peu parlant, se plaire à des paysages poitevins, tourangeaux, bretons, savoyards et voire niçois. Bref, et comme dit le poète, il eut bien un clocher dans son pays, mais il « arborait en haut de ce clocher un coq au cocoric entendu par les quatre coins de la France ».

M. Richepin ne risque pas cette image avant d'avoir appelé le directeur de l'Académie « celui qui maintenant parle la voix et en qui bat le cœur de la Lorraine ».

Selon l'usage de l'Académie, M. Richepin raconte la vie de son prédécesseur ; il en indique les épisodes et il en définit le charme paisible. En passant, il cite un peu de latin, par gentillesse pour l'Ecole normale ; et il dit, par exemple :

Ces recueils purement composés de vers apparent rari nantes dans un véritable océan de volumes en prose...

Cela ferait songer à un naufrage, si l'intention n'était bien évidente, d'accorder cet affable témoignage à l'ancien enseignant de Gaston Boissier.

Et puis, nous aimons à connaître que le roi Salomon, dans le latin de la Vulgate, est censé dire : *Scribendi liberos nullus est finis*, — ce que traduit à merveille M. Jean Richepin, comme ceci : « On n'en finit pas, d'écrire des livres... » M. Jean Richepin, traducteur de la Vulgate, c'était plus imprévu que M. Jean Richepin successeur d'André Theuriot : les deux tentatives lui ont réussi le mieux du monde.

Analysant l'œuvre de Theuriot, il y trouve obligamment l'occasion de citer, à propos de lui, Balzac, Dickens et Saint-Simon ; et il ajoute :

Je ne voudrais pourtant pas l'écraser sous des comparaisons d'un poids aussi redoutable, et force m'est bien de reconnaître que son œuvre entière ne s'y prête pas continuellement. Je ne consentirai à le reconnaître, toutefois, que si l'on renonce, d'autre part, à lui infliger certaines comparaisons désolantes, j'en tends celles avec les bergades dont je parlais tout à l'heure. De

ces comparaisons-là, en effet, il doit être libéré complètement ; il suffit, pour l'arracher à leurs outrages, de montrer par quelques qualités originales le plus facile de ses romans, la plus humble de ses nouvelles, se distingue toujours de la banale production courante, comme on dit, se signale à l'attention des experts en l'art d'écrire, s'impose à leur goût satisfait, et porte, ainsi qu'une marque rare, à chacune de ses pages, presque à chacune de ses phrases, la signature de son auteur, ce caractère schibboleth à quoi se reconnaissent, seuls entre tous, et les plus petits aussi bien que les plus grands, les maîtres.

Après cet éloge si résolu, M. Jean Richepin s'était acquitté magnifiquement de sa tâche de pieux successeur. Il trouva cependant encore de jolies choses à dire, d'amusantes images à dessiner et à peindre. Et puis il vint à commenter cette parole de Balzac : « Il n'y a plus de vrais originaux qu'en province. » Il fit un aimable tableau de la vie provinciale, et notamment de la famille où le petit André Theuriot grandit :

Avec l'aïeul, ancien capitaine de dragons dans la Grande Armée, devenu ensuite sous-inspecteur des forêts, et mangeant maintenant sa maigre pension de retraite à satisfaction, cueillant les fruits sauvages, faisait André Theuriot la passion des bois, de la nature, des animaux sylvestres, des oiseaux chanteurs. Dans les taillis du Petit-Juré, où le bonhomme avait son coin et s'amusait à tailler, sarcler et greffer en fumant sa vieille pipe de dragon, l'enfant courait les brousses, cueillant les fruits sauvages, faisait la grimpe pour chasser aux nids, s'emplissait les regards de tous les mouvants tableaux que font incessamment surgir entre les piliers des futaies les jeux de la lumière et de l'ombre et buvait tous les parfums âpres et doux de la mousse, des écorces, des branches, ce la sève, et s'habitua à entendre et à comprendre les fantaisies, et les héroïques résignations silencieuses, et le chant, donné d'une voix très musicale, d'un esprit libre et de magnifiques yeux bleus qu'ombrageaient d'épais sourcils, avec cette exquise fée aux cheveux blancs cachés par un tour de cheveux postiches et un bonnet lorrain tuyaillé, le jeune homme connaît les belles âmes romantiques de jadis et leurs héroïques résignations silencieuses, et le charme enveloppant des intimités, des coutumes anciennes, des politesses abolies, des petits soins dorlotant de grands cœurs, et enfin toute la poésie de douceur, de tendresse, de calme, de netteté aussi, de netteté matérielle et morale, dont se fleurissaient les logis et les existences de ce qu'on appelle le bon vieux temps, poésie délicate et humble, aux senteurs pourtant pénétrantes, faites d'iris discret et de probité modeste, et sortant des armoires et des consciences en ordre.

M. Jean Richepin admire passionnément la langue d'André Theuriot. Il la trouve simple, sobre, aisée, naturelle, juste, — cela comme tout le monde ; mais il la trouve encore très originale et riche de ce qu'elle doit au parler populaire. A ce propos, le poète de la *Chanson des Gueux* vante de grand cœur et avec une vive éloquence ces mots « miraculeux, évocateurs, magiciens », qui composent la langue du peuple. Il les adore et il leur consacre cet hymne victorieux :

Songez, en effet, messieurs, à toutes les générations qui les ont répétés, ces mots, sans les avoir appris autrement que pour les avoir cueillis dans le parler des aïeux, des mères, des amants et qui les ont ensuite vus refluer sur les bouches roses des enfants ; songez aux joies, aux peines, aux larmes, aux espoirs, aux prières, aux passions, qui ont ri, pleuré, soupiré, crié, vécu, avec ces mots pour truchements, pour confidents, pour amis ; songez qu'ils ont été, ces mots, la voix du paysan labourant sa terre natale, du marin sillonnant le mobile désert des eaux, du soldat qui va se faire tuer pour le pays, de l'ouvrier qui compte tous les monstres de la matière, du mendiant qui prie, du vagabond qui rêve, et aussi des buveurs humant quand il y en avait encore, le bon pied de France, et des jeunes filles dansant aux assemblées ou confisamment aux pèlerinages, et des comédiens jaccassant sur la pierre des lavoirs et la margelle des puits, et encore la voix des gosselins menant leurs interminables et délicieuses rondes (*Vous qui menez la ronde, menez-la rondement !*) et celle des gosse-pains jouant aux barres, à saute-mouton, à la marelle, à collin-mallard, à église-musette, et celle enfin des vieilles grand-mères, grillons au coin de lâtre ou cigales au soleil,

contant les légendes, fredonnant les refrains, et sans cesse égrenant comme des grains de rosario, les dictons, proverbes, sobriquets, termes de métiers, locutions, formulettes, symboles, adages, lieux communs, devises, tours, tropes, raccourcis ou associations d'idées, toute la multiforme, multicolore et pullulante mythologie du verbe où la nature extérieure et la vie intérieure se traduisent pour le peuple, grévées avec les alliterations, rythmées par les assonances, incarnées dans les images !...

On ne saurait mieux dire ; on ne saurait plus hautement proclamer son amour. Et, ici, l'abondance verbale témoigne de la sincérité avec laquelle le poète prouve la tendresse qu'il a pour les mots ; la tendresse n'est pas assez dire, mais la passion véritable et presque sensuelle. Du reste, il y a maintes façons d'aimer les mots ; l'essentiel, si l'on est écrivain, c'est qu'on les aime. Il y a, notamment, deux façons de les aimer ; l'une appartient aux gourmands et l'autre aux gourmets : l'une est celle de Rabelais et l'autre celle de Montaigne. Et, comme ces deux-là eurent beaucoup de génie, tout va bien, pour eux.

On peut, par grand amour des mots, les répéter avec une profusion que rien n'arrête, les multiplier, les entasser et puis les éparpiller, les offrir tous au lecteur et comme un peu les lui jeter, non pas pour qu'il choisisse mais pour que l'embaras du choix, au contraire, l'engage à conserver tout ce trésor extrêmement confus et magnifique, où il s'embrouillera, le voluptueux. On lui donne plus qu'il ne demandait et plus qu'il n'espérait ; et quelle aubaine ! Il prend tout cela, il le reçoit ; et peut-être ne sait-il qu'en faire, mais il a le sentiment agréable de posséder des merveilles. Ce pélo-mêle le divertit, à moins pourtant qu'on n'aïlle jusqu'à l'en accabler.

On peut aussi, par grand amour des mots, les économiser, regarder chacun d'eux avec un soin particulier, songer à lui, à son ancienneté, à ses significations durables ou éphémères, à toutes ses fines qualités et à ses délicates puissances. On peut aimer les mots avec une sorte d'attention singulière, les traiter comme des individus, et non comme les éléments d'une foule tumultueuse. Il y a, là encore, une volupté qui est digne d'un écrivain.

Je crois que cette manière serait, plutôt que l'autre, celle de M. Maurice Barrès. Il a prononcé un charmant discours, dont toutes les phrases sont finement significatives, mélodieuses et jolies ou belles.

D'abord, il a tracé ce vivant portrait du poète illustre qu'il accueillait au nom de l'Académie :

Il y a une trentaine d'années, quand je sortais du collège, si quelque bohémienne, si Mianka la fille à l'ours, sur la foire de Nancy, m'avait prêté qu'un jour, dans une circonstance exceptionnelle et dans une compagnie singulière, je vous entendrai émettre vos théories littéraires, j'aurais été bien intrigué. Contempler le fameux Richepin dans une compagnie singulière ! Oh ! me donnez-elle donc, ce vous ? Quel pourra bien être, me seriez-vous demandé, le lieu de cette rencontre fatidique ? Une clairière à la brune, le quai d'un grand port méditerranéen où bourdonnent des débardeurs, la Cour des Miracles, voire sous un pont de la Seine ? J'aurais passé en revue, avec une joyeuse animation, toutes les sociétés où nous promènent les romanciers picotés et dont vous nous avez appris les chansons. Je n'aurais jamais deviné qu'il s'agissait de l'Académie française.

Qui vous eût pris dans ces années extraordinaires pour un futur académicien ? Pourrait-on croire qu'il s'accommoderait jamais d'un fatras de ce genre ? Quel pourra bien être, me seriez-vous demandé, le lieu de cette rencontre fatidique ? Une clairière à la brune, le quai d'un grand port méditerranéen où bourdonnent des débardeurs, la Cour des Miracles, voire sous un pont de la Seine ? J'aurais passé en revue, avec une joyeuse animation, toutes les sociétés où nous promènent les romanciers picotés et dont vous nous avez appris les chansons. Je n'aurais jamais deviné qu'il s'agissait de l'Académie française.

Le poète est le roi des gueux, et le murmure de leur louange faisait écho à travers les siècles aux trauuds du vieil Hugo :

Vive Clopin, roi de Thune !

Vive les gueux de Paris !

Cherchant des ancêtres au génie de M. Jean Richepin, M. Maurice Barrès lui refuse Murger, lequel se rattache à Musset, dont les poètes de 1870 n'ai-

maient pas grand chose. Mais il lui accorde Baudelaire, Edgar Poe et surtout Vallès !

Vallès ! ce lettré malgré lui, ce paysan dépaycé, qui toute sa vie se rebella contre son milieu, contre son métier et contre sa culture, auxquels il n'était pas adapté !...

Vallès est l'un de ces révoltés qui réagissent sans patience contre leur « bagage livresque » ; et nos plus farouches meneurs ne sont-ils pas, souvent, des « collégiens continués » ?

Vallès a composé en vers latins un grand concours ; cela se sent à une qualité de langue qui, même dans la brutalité et dans l'argot, rappelle l'épithète heureuse, la belle expression, la recherche du nombre, et s'il veut mettre le feu au Louvre, c'est pour se venger du professeur. Quel témoignage sur les inconvénients de nos efforts pour amener toute la nation à la conscience et pour l'intellectualiser ! Mais je ne veux retenir ici, monsieur, que la grande influence que l'auteur de *Jacques Vingtras* a eue sur vous, jeune normalien avide de liberté. Il a été votre fascination, parce qu'il est le lettré réfractaire.

Vallès, Baudelaire, et d'ailleurs aussi Murger, Petrus Borel et les romantiques de l'impassé du Doyenné, c'est la philosophie du loup de La Fontaine qui les excite. Ils ne veulent pas être attachés ; et ils courent encore. Ils courent dans toute l'œuvre d'un Richepin.

M. Barrès ne les méprise pas. Seulement, il ne les admire pas ; et M. Richepin lui-même est-il bien sûr de « se connaître en loups » ?... Il y a de ces loups qui « déshonorent le loup en se réclamant de lui ».

Mais M. Jean Richepin, s'il a prétendu les chasser tous ou presque tous, ne les a probablement pas tous appréciés ; il ne les a pas tous suivis ; il n'a pas suivi les furieux et, en fait d'incendie, celui d'un beau soleil couchant lui suffit !...

Le P. Porée, de la Compagnie de Jésus, qui fut un excellent éducateur (il enseigna les belles-lettres à Voltaire), ne manquait jamais de donner en devoir, à ses jeunes élèves, un éloge de Bauchus. Cet enthousiasme pour le jus de la vigne, que prêchait le digne ecclésiastique, n'avait pas pour lui d'agréer les petits dèvots du collège Louis-le-Grand au cortège des Bachantes, mais simplement de leur donner le goût de l'épithète heureuse et le sens du nombre. La bohème, monsieur, fut pour vous l'ode à Bauchus du P. Porée.

Premièrement, M. Jean Richepin se caractérise comme un grand humaniste. M. Boissier disait de lui : « Il sait du latin ; j'ai été son maître... » Et voici Callot :

A l'âge de douze ans, il s'était enfilé de sa famille et de Nancy pour courir en Italie où il voulait apprendre le bel art. Le bissa au dos, le malheureux petit, sans argent, se hâta sur les routes de Bourgogne, vers le mont Cenis, quand il tomba sur une troupe de bohémien qui se rendaient à Florence. Vous vous les rappelez. Les voici cheminant à la queue-leu-leu, dans un burlesque équipage de guerre, une trentaine d'individus, hommes, femmes, enfants, plus sept chevaux, un ânon et une charrette. Une procession en guenilles, parée d'un collier de baies rouges et de monnaies turques, les chevaux sur le dos et l'air mélancolique, chevaucha comme leur reine.

Ces pauvres gueux pleins de bonadventures Ne portent rien que des choses futures.

C'est ainsi que le jeune Callot, sur les chariots de la fantaisie, s'en va vers le soleil d'Italie. Il couche sur la terre dure, à la belle étoile, mais c'est l'étoile de son génie. Charmante ingénuité d'un artiste ! Il marche à la conquête du monde avec ces pèlerins équivoques, aux côtés de la jeune sorcière égyptienne, d'un pas alerte, d'une âme allègre, comme un jeune Tobie près de l'Ange, et n'y gâte pas son cœur.

Et puis, ni Callot ni M. Jean Richepin ne sont indéfiniment restés dans la compagnie des bohémien.

Des marchands de Nancy rencontrèrent le jeune Callot, le prirent par la main, le ramenèrent à sa famille. Par ailleurs, des académiciens rencontrèrent le grand Jean Richepin, le prirent par la main et l'amènèrent à l'Académie qu'a fondée le cardinal de Richelieu. M. Barrès félicite M. Richepin de cette aventure ; l'engage à se sentir bien et heureusement installé dans une compagnie d'écrivains sédenaires.

Quant à l'analogie que M. Richepin eut pouvoir établir entre le talent de Theuriot et le sien, M. Barrès ne semble pas l'avoir aperçue.

Et il arrive à André Theuriot, poète de la calme province.

Aujourd'hui, les écrivains provinciaux et les romanciers régionaux abondent. M. Barrès se demande s'il n'y en a pas trop, si le régionalisme ne va pas être un thème, comme jadis la mélancolie romantique ; et il s'effraye de ce mouvement qui va trop vite, qui va peut-être à l'éclourdie. La province, dit-il, n'est pas un bibelot, — mais « une façon de sentir, un lien avec le passé, un principe de solidité morale ». Entendue ainsi, gravement, la province n'est sans doute pas un motif que les écrivains soient tentés de traiter avec autant d'aisance que s'il ne s'agissait que de rédiger de menues remarques pittoresques. L'avertissement est profitable ; et puis-je-t-il été entendu !...

A propos des petites villes qu'aima de tout son cœur et de toute son âme André Theuriot, ceci :

Approchons-nous de la petite ville. Depuis des siècles, elle est assise sur son coteau, toujours pareille à elle-même, saut peut-être que son rempart, qui ne fut jamais bien solide, s'est transformé en jardins où elle met tout son plaisir. Chaque jour, les heures uniformes y ramènent les mêmes soins un peu ternes. Ce pas que l'on entend dans la rue, c'est un tel, qui va à son métier, à la chasse, à la pêche ; ce piétinement d'une foule, c'est tel autre que l'on porte au cimetière. Je le sais, sans avoir besoin de me pencher à ma fenêtre. L'existence ici se déroule comme une chanson, où les mêmes couplets reviennent sans cesse, encadrés d'un refrain monotone.

Sur quoi roule depuis des siècles la chanson de la petite ville ? Elle répète éternellement trois, quatre idées de religion, d'autorité, de mariage, d'épargne et d'héritage. Elle chante obstinément la règle. Sans doute, cette règle, les gens de la petite ville, à l'usage, la vulgarisent. Ils en font un peu les maximes de la petite sagesse ; ils ne la manifestent pas d'une façon fulgurante, mais enfin ils la maintiennent. Leurs vieilles maisons de famille sont des enclos où se conservent toutes les idées sur lesquelles la société française a vécu. Ici le cœur est plus lent d'un degré, mais c'est un cœur immortel.

Et enfin, voici. Le « prince des Nomades » succède au « favori des Muses sédenaires ». L'Académie est contente, parce que le « roi des Gueux » a prononcé un bel et digne éloge d'un poète qui fut aussi « le modèle des fonctionnaires ».

L'assistance, en outre, fut enchantée, parce que l'écrivain le mieux attaché à ses origines provinciales, le plus conscient des persévérances venues d'un sol ancien, vanta les mérites du poète le plus jaloux de l'indépendance bohémienne. Mais l'écrivain qui prétend tirer son génie et ses forces de la Lorraine natale et ancestrale, divinement inspiré par Venise, Tolède et Sparte ; et le poète bohémien, par la lignée de nos bons humanistes, se rattache directement à l'admirable culture latine. Ces malentendus sont harmonieux et ils composent l'heureuse diversité de notre littérature.

André Beaumier.

NOTES D'UN PARISIEN

COMPLICE !

DANS la poche de l'astucieux Miguel Androval, qui promenait à travers nos grands magasins son outillage dressé au vol à l'éclatage, on n'a trouvé que des objets de prix : ce outillage était homme de goût. Pourtant, on l'a mené à la fourrière. Que doit-il penser de notre justice ?

Ce petit singe a eu sous les yeux un fameux exemple. Mais on ne saurait dire que ses instincts fussent vicieux : il est docile, intelligent, amateur de bibelots. Rien de mal à tout cela. A force de frôler la soie et la dentelle, et qui sait ? de se passer des bijoux au cou, c'est dommage qu'il ait contracté des penchants qui s'accroissent mal avec sa vie dans une roulotte. Mais n'a-t-on pas vu, très souvent, le luxe exercer son empire sur des gens qui n'étaient pas nés dans une condition beaucoup moins modeste ? Et, brutalement, on le dépouille, on le maltraite, on le condamne à la misère, aux plus tristes promiscuités...

En vérité, c'est fort injuste. S'il est un cas où le mystérieux problème de la « responsabilité » échappe à toute controverse, c'est bien le sien, assurément. Les plus compétents spécialistes ont pu se quereller au sujet d'une Jeanne Weber. Mais qui soutiendrait que ce outillage ait agi « avec discernement » ? Le Parquet n'a pas même songé à le comprendre dans les poursuites. Mais, par contre, on n'a pas perdu une minute à l'interner par mesure administrative...

Voilà ce qui me blesse. Lorsqu'on laisse librement rôder tant de redoutables criminels, responsables ou non, pouvons-nous tenir ce outillage pour un individu si dangereux ?

LA CHAMBRE

Jeu 18 février.

LE COMPLÉMENTAIRE

C'est vraiment la confusion des langues ; chaque article, chaque amendement se transforme en une petite tour de Babel. En voici un qui a été présenté par M. Georges Berry sur les sociétés coopératives. Il n'a pas pris à la Chambre beaucoup moins de deux heures.

Il y a, dit-on, coopératives et coopératives. Les unes doivent payer l'impôt parce qu'elles font œuvre de commerce ; les autres doivent y échapper, parce qu'elles se contentent d'économiser à leurs adhérents le surcroît dû aux intermédiaires. Cette définition paraît très claire à première vue ; mais, dès qu'on s'est mis à la discuter, il a été impossible d'en sortir.

La commission estime qu'il faut maintenir « en principe » la législation actuelle : elle croyait ainsi faire plaisir à M. Georges Berry ; mais celui-ci n'est pas encore content. Rien ne lui semble plus facile que de tourner le nouveau texte. En même temps les réclamations pleuvent. M. de Mackau proteste, et aussi M. Chausserie, et M. Guesde, et M. Aynard, et M. Delory, et M. de Gailhard-Bancel, et M. Tournade et le saint Jean-Baptiste d'Ivry.

Bientôt le rapporteur, le président de la commission et le ministre ne savent plus auquel entendre. Mais le ministre sait au moins ce qu'il veut ; il veut, quel que soit le texte adopté, que les coopé-

ratives passent à la caisse. Le reste lui est à peu près indifférent.

De guerre lasse, la Chambre finit par adopter, au petit bonheur, le paragraphe 1^{er} de l'amendement Berry, et ce brave homme exulte de sa victoire, même incomplète et marchande. Reste le second. Un sous-amendement du socialiste Delory jouit manifestement d'une certaine faveur. On attend l'avis du ministre; mais, un peu fatigué, lui aussi, il diminue, et la majorité de faire d'abord connaître son sentiment; il s'y ralliera. La doctilité qu'il rencontre commence à lui peser et il éprouve une minute de soulagement à changer les rôles.

Vous n'imaginez pas la mine que font nos gens, ainsi mis en demeure, et c'est encore M. Jules Roche qui va les tirer d'embarras : « A quel moment, dit-il, la loi est-elle tournée ? A quel moment la coopérative fait-elle des opérations de commerce ? C'est là que la difficulté commence... »

Et c'est, en effet, le point à déterminer; seulement, il y a vingt ans qu'on s'y acharne et on n'a pas encore réussi. Sera-ce pour cette fois ? En doute, car cet interminable débat a fini par un renvoi à la commission qui, ayant pour habitude d'embrouiller ce qui est clair, manque de vocation pour éclaircir ce qui est obscur. — « J'entends que les coopératives véritables soient seules exemptées », s'est écrié le ministre, qui a immédiatement flairé une fuite.

C'est à merveille, mais quelles sont les véritables coopératives ? C'est ce que, dans l'école, on appelle une pétition de principes. La loi votée, elles seront toutes véritables.

Je passe rapidement sur quelques rabâchages pour arriver à un amendement de M. l'abbé Lemire, un des triomphateurs du jour. Ce favori de la majorité radicale socialiste a demandé qu'on maintint les faveurs, ou plutôt les immunités dont jouissent les sociétés d'habitations à bon marché. Tout de suite trois cents voix lui ont crié : — « Comment donc ! Il y a dans la Chambre une sorte d'émulation empressée à lui faire plaisir. »

A la fin de la séance, M. Raiberti a obtenu quelque remise ou suris d'impôt en faveur de l'agriculture frappée par un événement calamiteux. Le ministre aime à distribuer ces petites aumônes.

En somme, il n'y a guère à retenir de cette séance — qui est elle-même un événement calamiteux — que la bataille des coopératives. Les démocrates s'y sont fortement houspillés sur ce que commande la démocratie. Encore une tour de Babel !

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

M. Gaudin de Villaine a institué hier à la tribune du Sénat un débat intéressant sur la mise en valeur de nos colonies. L'orateur, qui n'a jamais été un partisan de la politique d'expansion coloniale en dehors du bassin de la Méditerranée, estime que nos colonies ne sont pas bien administrées. Ce qui frappe dans leur mise en valeur, c'est l'énormité des emprunts.

M. Gaudin de Villaine passe en revue notre domaine colonial et en expose la situation, distribuant avec impartialité le blâme et l'éloge. Il définit la politique marocaine : aventure et évacuation. Il demande le renforcement de la garnison de Madagascar et, d'une façon générale, estime qu'il serait utile de placer la défense de nos colonies entre les mains du ministre de la guerre. Il approuve l'effort fait en Afrique occidentale pour développer notre réseau ferré. En ce qui concerne l'Indo-Chine, il croit que Kammerer doit être envisagé comme le grand port d'escale. Il s'étend sur la crise industrielle et financière qui sévit en Nouvelle-Calédonie.

Bref, il examine dans un discours très étudié et très bien fait les améliorations que l'on pourrait apporter ici et là, notamment à Madagascar où le fonctionnarisme prend un développement excessif.

Dans ce pays, ajoute M. Gaudin de Villaine, on n'a pas toujours fait preuve de discernement. Il est arrivé bien souvent qu'on a dirigé dans des régions nullement hostiles des colonies qui y ont commis des actes de barbarie. Et ces mots soulèvent un vif incident :

M. Destieux-Junca. — Ce sont des officiers français que vous accusez de pareils faits ?

M. Gaudin de Villaine. — Je n'accuse personne, je ne nomme personne. J'ai lu un dossier appuyé de photographies que je tiens à la disposition de M. le ministre. (Nouvelles rumeurs.)

Voix à gauche. — On ne peut pas lancer de pareilles accusations sans les étayer par des preuves.

M. Gaudin de Villaine. — Mais j'ai des preuves. (Interruptions.)

M. le ministre des colonies. — Nous vous avons écouté jusqu'à avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Vous avez dit d'excellentes choses. En ce moment, permettez-moi cette réflexion, que vous compromettez l'effet de votre discours par de prétendues révélations qui, vous le voyez, étonnent et froissent tous vos collègues. N'insistez pas. (Très bien !)

M. Gaudin de Villaine. — Ce sont des faits.

M. le ministre de la guerre. — Non, ce ne sont que des imputations anonymes puisque vous n'en donnez pas l'origine et que vous ne mettez nullement aucun officier en cause. Il faudrait des noms et des preuves. (Vive approbation.)

M. le Président. — L'orateur doit comprendre qu'il ne lui est pas possible de heurter le sentiment de l'Assemblée, en continuant à apporter à la tribune des articulations que leur imprécision même rend plus difficiles à accepter. (Très bien ! très bien !)

M. Gaudin de Villaine. — Mais je n'entends faire le procès de personne. Ce ne sont pas des individus que j'attaque.

C'est un système. Au reste, je suis prêt à tout préciser dans un entretien avec M. le ministre.

L'émoi calmé, M. Gaudin de Villaine conclut en demandant au ministre, non pas de répondre à chacune des questions qu'il a posées, mais d'apporter à ceux qui périssent au loin pour la grandeur française l'assurance qu'on ne les oublie pas dans la mère patrie.

M. de Las Cases est intervenu dans le débat pour déclarer très nettement que si la France renouait à avoir des colonies, elle perdrait sa situation dans le monde. L'honorable sénateur de la Lozère n'est pas aussi pessimiste que M. Gaudin de Villaine. Il pense que dans les colonies on doit faire des affaires et le

jour où l'excès d'administration que l'on constate aura disparu, on verra naître la prospérité dans nos colonies. L'intervention de M. de Las Cases a été saluée par de nombreux applaudissements.

Mais la discussion n'est pas épuisée. M. Millies-Lacroix tient en effet à répondre à l'interpellateur.

Mais comme ses explications exigent un certain développement, il demande au Sénat de les remettre à une prochaine séance.

Ce que le Sénat accepte, non sans avoir applaudi la protestation du ministre de la guerre, qui se déclare responsable de la conduite des officiers tant en France qu'aux colonies, et qui déclare à M. Gaudin de Villaine qu'il doit préciser ses informations et mettre le chef de l'armée à même de les contrôler.

Séance jeudi.

Auguste Avril.

Autour de la politique

L'ordre du jour des Chambres

La délégation des gauches s'est réunie hier sous la présidence de M. Chastenet. Elle n'est pas tout à fait d'accord avec le gouvernement sur la manière dont il convient de régler l'ordre du jour de la Chambre, lorsque la discussion de l'impôt sur le revenu sera terminée.

M. Clemenceau avait, on le sait, avisé la délégation que le gouvernement réservait sa décision sur la mise à l'ordre du jour du statut des fonctionnaires et ne se joindrait guère plus chaud pour la réforme électorale. La délégation vient au contraire de décider qu'elle tient à ces deux réformes.

De son côté, la commission de décentralisation générale insiste pour que le statut des fonctionnaires soit discuté.

Quelques personnes y aperçoivent les signes avant-coureurs d'un conflit aigu entre le gouvernement et la majorité.

D'autres — plus sages — estiment avec raison que cela s'arrangera bien vite.

Une interpellation de M. Lasies

M. Lasies a écrit au président du Conseil pour l'informer qu'il interpellait jeudi prochain sur « l'impunité accordée aux fonctionnaires des contributions indirectes qui, dans le département du Gers, se sont rendus coupables de faux, usage de faux en écritures publiques (affaires Guncet et C^{ie}, Auch) ».

La loi de dessaisissement

Le Sénat, réuni dans ses bureaux avant l'ouverture de la séance, a procédé à la nomination des deux commissions spéciales chargées d'examiner le projet d'amnistie et le projet portant abrogation de la loi du 4^{er} mars 1899, dite loi de dessaisissement.

MM. Louis Blanc, Peyrot, Louis Martin, Cazot, Monis, Sarrien, Nègre et Béranger ont été nommés membres de la commission de dessaisissement.

Auguste Avril.

SOMMAIRE

DE NOTRE

Supplément Littéraire

DE DEMAIN

JEAN RICHPIN.....	La retraite de Bourbaki
NICOLE.....	Le poète des Gueux
JEAN JULIEN.....	La vieille amie
LÉON HUGONNET.....	Nouvelle inédite
JEAN RICHPIN.....	Une ambassade à Marakoch
HENRI MASSIS.....	Poèmes
ANDRÉ BAUNIER.....	Maurice Barrès et les jeunes gens
J. CALVET.....	A travers les Revues
Marquis COSTA DE BEAUREGARD.....	La poésie de Jean Aicard
G. LABADIE-LAGRAVE.....	Le retour du comte Henry
ANDRÉ MAUREL.....	Les méfaits des ténors
	Lectures étrangères
	Les lacs d'Albano et de Nemi

Page Musicale

RAOUL GUNSBURG.....	« La Vieille Aigle »
	Air chanté par M. Roussellière

Le professeur Chauffard

Par trente-deux voix sur trente-trois — il y avait, dans l'urne, un bulletin blanc — le docteur Anatole Chauffard, médecin des hôpitaux, agrégé à la Faculté et membre de l'Académie de médecine, a été élu professeur titulaire à la Faculté où il occupera provisoirement la chaire d'histoire de la médecine.

Voilà longtemps que notre école souhaitait de s'adjointre ce clinicien accompli, ce chercheur sagace, ce très lucide esprit, cette voix éloquente, précise, persuasive ; et son succès était si assuré que nul concurrent n'avait voulu poser sa candidature en face de la sienne.

Le nouveau professeur est jeune ; c'est à peine si l'a passé la cinquantaine, et si sa chevelure et sa fine moustache commencent à grisonner un peu, les grands labours y ont, plus qu'à l'âge, contribué.

Interne des hôpitaux en 1877, médaille d'or en 1884, docteur et lauréat de la Faculté en 1882, médecin des hôpitaux dès 1883, agrégé à la Faculté en 1886, lauréat de l'Académie (prix Haro) en 1894, membre de l'Académie en 1902, ancien vice-président de la Société anatomique, ancien président de la Société médicale des hôpitaux, il a été décoré en 1900 comme secrétaire général du troisième congrès international de médecine.

Chargé d'un cours de clinique annexé à l'hôpital Cochin, de 1894 à cette année, il a remplacé pendant un an le professeur Bouchard dans la chaire de pathologie générale, et, comme professeur, comme éducateur des étudiants, il a fait des longtermes ses preuves.

La liste de ses travaux originaux est d'une importance telle qu'il ne faut renoncer à en donner idée. Presque toutes ses publications sur les infections aiguës, sur les maladies des reins, du poulmon, du système nerveux, sur les maladies de l'appareil digestif, sur le sang et de l'appareil circulatoire marquent un progrès dans la science médicale et contiennent une constatation nouvelle, vérifiée depuis par les observations des autres médecins. Mais, dans son œuvre, je tiens pour culminant tout ce qu'il a écrit sur le foie et le pancréas. Ses re-

cherches sur les icteres infectieux, sur la perméabilité rénale au cours des jaunisses malignes, sur les hépatites d'origine splénique, sur la lithiase biliaire, sur le traitement des coliques hépatiques, sur les icteres dits hémolytiques, sur le cancer du pancréas, sont de tout premier ordre et n'ont pas été surpassées.

Le professeur Chauffard est de la grande race de ces cliniciens français qui, je crois bien, ont toujours passé en savoir, en lucidité, en clair bon sens, en vivacité d'esprit, en ressources thérapeutiques les meilleurs médecins du monde. À l'hôpital, il est, pour son entourage, un maître accompli, et son service est infiniment recherché, parce qu'on y trouve l'exemple quotidien le plus instructif, le plus éducatif. A la ville, M. Chauffard est depuis des années l'un de nos premiers consultants, un de ceux à qui ses confrères aiment à demander avis.

Il est encore, par excellence, homme de bonne compagnie ; causeur extrêmement brillant, peu mondain encore que rompu à toutes les élégances, et surtout épris de son home, — où il collectionne amoureusement de merveilleux dessins des maîtres du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècle — et qui lui est, avec son cher service de Cochin, le meilleur endroit de la terre.

Horace Bianchon.

Petite Chronique des Lettres

M. Abel Hermant est, si j'ose m'exprimer ainsi, l'un des meilleurs « immoralistes » de ce temps. Il est cynique avec beaucoup de grâce, et paradoxal avec une incomparable virtuosité ; il excelle à raconter des choses scandaleuses, qu'il se garde bien de blâmer, qu'il détaille au contraire avec une complaisance souriante toute voisine de l'approbation.

Ah ! ils auront une jolie opinion de nous, ceux de nos petits-neveux qui s'aviseront de consulter ses « Mémoires pour servir à l'histoire de la société » !

Dans ces mémoires, — qui pourtant nous révèlent « Courpière » ! — M. Abel Hermant ne nous a rien donné de mieux ou de pis que la *Chronique du Cadet de Coutras*. Ce titre, imprimé en jolis caractères sur une couverture vert d'eau, tout enrubannée et fleurie de rose, vous a un petit air très dix-huitième siècle, mais le volume à peine ouvert on s'aperçoit que l'Œil-de-Bœuf a vécu et que nous sommes sous le règne de Montmartre, dans un cadre du plus pur dix-neuvième siècle.

Le cadet de Coutras est un jeune homme en se disant que si elle n'aboutissait qu'à produire un monstre, une belle fripouille, cela n'était pas encore pour l'effrayer. Il a le raison de n'avoir pas peur, et le cadet de Coutras serait devenu, je crois, une fripouille de belle envergure si l'auteur n'avait pris soin de le mettre au régime et de le faire mourir au cours d'une grève, tué par une pierre que lui lança, de l'autre côté de la barricade, son bon petit camarade Julot.

Ainsi finit dans le sang une histoire où il y a pas mal de boue ; cette histoire n'est ni édifiante, ni recommandable, mais que de talent dépensé pour la raconter, que de verve spirituelle et mordante, et quelle langue harmonieuse !

Avec le *Parfum de la Dame en noir*, paru cette semaine chez Pierre Lafitte, nous apprenons la suite des « aventures extraordinaires de Joseph Rouletabille, reporter », la suite, et non la fin, j'espère bien, car j'aurais trop de regrets à quitter pour toujours le merveilleux petit journaliste, et son départ, au dénouement, pour la Russie en révolution doit, ou je me trompe fort, nous ménager encore quelque surprise, et nous promettre quelque prochain volume.

Dés maintenant, la réputation de Rouletabille est faite, et nous pouvons tous envier ce génial confrère de vingt ans, dont les prouesses prodigieuses ont répandu le nom à travers les deux mondes. Vous savez — ce sont là des choses que n'est pas permis d'ignorer — comment Rouletabille arriva à démolir le « mystère de la chambre jaune » et à sauver Mlle Stangerson des criminelles entreprises du bandit proléforme Ballmeyer. Nous avions tort de nous rassurer sur le sort de la pauvre jeune femme, et Joseph Rouletabille, plus perspicace, se doutait bien qu'il devrait une fois encore intervenir pour sauver la « dame en noir », cette dame au parfum si suave et si tenace, de périls bien plus effroyables encore. Ces aventures de crime, de mystère, de combinaisons formidables, je n'essayerai pas de vous les raconter, il faut, pour s'y mouvoir à l'aise, sinon l'incroyable génie de Rouletabille, du moins le talent d'exposition de M. Gaston Leroux qui nous raconte cette aventure si compliquée en parfait journaliste, notant les moindres détails, mettant une véritable coquetterie à nous montrer toutes les ficelles de son histoire, à les embrouiller sous nos yeux, et après nous avoir tout dit, tout montré, tout expliqué, à nous laisser dans l'oppression et dans l'angoisse d'un impénétrable mystère, pour venir, au dénouement, nous délivrer avec une aisance admirable.

C'est une belle chose vraiment qu'une imagination d'une telle richesse, d'une telle fertilité, dirigée et mise en œuvre avec tant d'art et tant de précision.

M. René Boylesve est un des écrivains les mieux doués de la jeune génération. Dans son œuvre, déjà considérable, figurent des œuvres exquises, comme : *Le Parfum des Hies Borromées*, *L'Enfant à la balustrade* et *Mon Amour*, qui est une manière de chef-d'œuvre.

Le *Meilleur ami*, publié dans la collection des Livres nouveaux de l'éditeur Arthème Fayard, est un des bons livres de ce délicat romancier. C'est une histoire d'amour, celle de Henri, épris passionnément de Bernerette, dont il est et reste toujours « le meilleur ami ».

Hélas ! qu'il est dur d'être le meilleur

ami d'une femme qu'on aime, le confident de son amour, de ses joies, de ses douleurs. Cynano accepta de jouer ce rôle douloureux auprès de Roxane, et M. René Boylesve nous montre, avec Henri, qui est en notre siècle encore des héros de sacrifice et d'abnégation ; et son amour va d'autant plus de mérite qu'il accompli son sacrifice sans grands mois et sans cris ; il porte docilement le poids d'une peine qui lui est devenue chère, puisqu'elle vient de l'être aimé, et, comme dit Henri Heine, dans cette phrase de l'*Intermède* placée en épigraphe du livre : « C'est une vieille histoire qui reste toujours nouvelle, et celui à qui elle vient d'arriver en a le cœur brisé. » M. René Boylesve nous dit cette histoire avec infiniment de simplicité et de sincérité ; l'émotion qui s'en dégage est vraiment humaine sans rien d'artificiel ni de forcé.

Une curieuse nouvelle, conte philosophique et familial, les *Petits Bateaux pour Seringapatam*, complète le livre, d'une bien jolie qualité littéraire.

Sur les deux rives, que M. Léon de Tinsau publie cette semaine chez Calmann-Lévy, est un de ces romans « où il se passe quelque chose », à l'action rapide, diverse, meublée, à ix péripéties étonnantes. L'espèce en devient de plus en plus rare, au grand chagrin des vrais amateurs de romans qui aiment, suivant une expression triviale, à en avoir pour leur argent ; ils auront pleine satisfaction avec le livre de M. de Tinsau dont l'action se déroule d'abord en France, puis au Canada, sur l'autre rive, où un gentilhomme ruiné est contraint d'émigrer sa famille. L'histoire est palpitante de ses luttes pour la vie, de ses déboires et de ses malheurs, de l'éducation de son fils, devenu un grand jeune homme désireux de servir la France sous les armes, et qui, après la mort de son père, s'engage dans une garnison de l'Est, devient officier et démissionne parce qu'il s'aperçoit que ses armes lui sont données uniquement pour combattre des grévistes et des religieux et retourne définitivement cette fois sur l'autre rive où l'attend un bonheur paisible et sans nuages. Tout cela est émouvant, dramatique, très vivant, écrit d'une plume alerte avec, ça et là, dans l'anecdote touffue, des coins d'observation délicate et des descriptions enthousiastes.

L'Otago, publié cette semaine par M. Henri Bateau chez Plon, est — et de beaucoup — le meilleur roman qu'ait produit cet écrivain. Avec beaucoup de force, de logique et d'originalité, il y développe cette thèse d'une vérité si évidente et si méconnue, que, vivant dans une société, nous sommes absolument prisonniers des grandes lois sociales et que le droit à la vie, le droit à l'amour, proclamés comme un défi par les émancipés, sont des droits assez difficiles à exercer lorsqu'un mari résolu et appuyé sur les lois a décidé d'en priver une femme infidèle et son amant. Que d'excuses cependant pour Jacqueline, la femme du docteur Magellan, et comme son union libre avec Michel Hulin apparaît la seule légitime ! Mais sur cette idylle bête pèse la fatalité, et la fatalité, en notre temps, c'est dame Thémis armée de son code ; contre toute justice, mais conformément aux lois, elle livre au mari, comme un « otage », le fils de l'amant et elle rend malade elle, et après d'émouvantes péripéties, cette femme à la vie régulière, El M. Henri Bateau ne semble pas éloigné de trouver cela très bien, conclusion dont s'indigneront les amoureux, mais qui ravira les bourgeois.

Parmi les autres romans de la semaine, voici un roman naïf, *Conte d'un fleur de verre*, de M. Toraude ; *Jean et Jeanette*, idylle limousine de Mme Emma Probert ; *Sœur Jeanne*, de M. Jean Carol ; *Le reste est silence*, de M. Edmond Jaloux ; les *Défenseurs*, « histoires roumaines », de M. Jean Tanet, préfacés par Maurice Barrès.

HISTOIRE. LITTÉRATURE. LIVRES DIVERS. — M. A. Savine, publie dans la Collection historique illustrée, *La Vie aux galères*, d'après les documents d'archives et les mémoires. Il est intéressant de confronter ces renseignements sur les tristes galères d'autrefois avec les enquêtes dont nous combles certains quotidiens sur les confortables bagnards d'aujourd'hui.

M. Alphonse Duvernoy nous offre un curieux volume sur *Deux jurés du Tribunal révolutionnaire* : Vilate, le « Petit-Maitre » ; Trinchard, « l'homme de la nature » ; M. Georges Leclerc étudie la *Juridiction consulaire de Paris pendant la Révolution* ; M. Charles Dupuis examine le *Principe d'équilibre et le concert européen de la paix de Westphalie à l'acte d'Algeiras*. Quel chemin parcouru entre ces deux protocoles et que de fausses notes tragiques dans ce concert ! Et M. Frédéric Rossel publie un bien curieux ouvrage sur *Voltaire créancier du Wurtemberg*, « correspondance inédite publiée avec un commentaire et des planches » ; notre éminent collaborateur Henry Roujon a donné à ce livre une savante et étincelante préface.

M. Léo Claretie donne, chez Ollendorff, le quatrième volume de cette *Histoire de la littérature française de 900 à 1900*, dont j'ai dit à plusieurs reprises déjà le grand mérite et la haute conscience ; cet ouvrage important et qui représente un labeur patient et considérable est aujourd'hui terminé. M. Léo Claretie aborde, en effet, dans le quatrième volume, la dernière partie de sa tâche, la plus séduisante, mais aussi la plus délicate et la plus ardue : la littérature du dix-neuvième siècle. Dans une courte préface, d'une remarquable synthèse, il résume la tendance et l'esprit de cette littérature d'un siècle : « Liberté, progrès, science et amour, voilà, nous dit-il, l'héritage que le dix-neuvième siècle a laissé à ses descendants. » Eh mais ! cela n'est déjà pas mal, et M. Léo Claretie est, il me semble, bien sévère pour ce pauvre siècle, lorsque, quelques lignes plus loin, il s'écrit : « Il a manqué à ce siècle, l'envoie, l'ardour généreux, l'enthousiasme, la foi. L'esprit scientifique tue la croyance, la confiance et l'idéal : il ne va pas sans l'esprit critique et rationnel. Il ne peut pas descendre plus bas que dans les dernières couches populaires où il a répondu — surtout dans les villes — la rancœur, la haine, et où l'on ne croit plus. »

Quelle conclusion pessimiste pour un

livre dont les premiers chapitres sont intitulés : Chateaubrand, Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier ! Dans les chapitres suivants, M. Léo Claretie a étudié tour à tour, avec un souci constant d'éclatisme et d'exhaustivité, en s'efforçant de ne pas omettre un nom, un titre ni une date, les poètes, le roman, le théâtre, l'histoire, la presse, les orateurs, les écrivains politiques, les philosophes, les pédagogues et les savants. Ainsi son livre, en outre de son mérite littéraire, acquiert la valeur d'un très précieux et très précis instrument de travail.

Voici encore — religion, arts et philosophie mêlés — *L'Espérance*, recueilli chez Plon des conférences pour les hommes faites en la paroisse de Saint-Pierre de Chaillot, conférences dans lesquelles l'orateur sacré explique à son auditoire, avec toutes les ressources d'une éloquence persuasive et enflammée, que « la vie n'est qu'un voyage avec trois termes à notre espérance : l'enfer, le ciel, le purgatoire, suivant qu'elle est perdue par notre faute, comblée ou simplement retardée ».

M. E. Gomez-Carrillo évoque la *Grèce éternelle* en des pages vibrantes, préfacées par M. Jean Moréas ; M. Vigné d'Octon nous offre de lumineuses *Visions sahariennes* ; M. le docteur Albert de Play publie de pittoresques *Notes et Croquis d'Orient et d'Extrême-Orient* ; le vicomte d'Adhémar nous conte l'histoire d'une *Religieuse réformatrice*, « la mère Marie du Sacré-Cœur » ; M. Emile Pierret veut nous conduire *Vers la lumière et la beauté* en un essai d'esthétique sociale, et nous arrivons à ce but par des voies très différentes, avec *Degas* et ses belles images commentées par M. Georges Grappe, *Denis Puech* et ses nobles statues étudiées par M. Henry Jaudon, avec, enfin, l'émouvant recueil de poésies publiées sous le titre *Le Cour magnétique* par Mme Catulle Mendès à la veille même de la catastrophe qui devait l'endeuiller en frappant si douloureusement les lettres françaises ; de beaux vers, vraiment, où s'affirme avec une intensité poignante et une superbe ampleur le talent que certaines pièces des *Charmes* faisaient prévoir ; dans ces poèmes s'agitent, se heurtent, se froissent, s'accrochent, en une harmonie suprême toute la passion, toutes les souffrances et toutes les joies ; un cœur généreux y palpite, cœur excessif, véhément, magnifique parfois, admirable toujours, un cœur aimant, un vrai cœur d'homme.

Ph.-Emmanuel Glaser.

LES REVUES. — Sommaire de la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 15 février 1939) : — « Fachoda : la Convention de juin 1898 », l'Incident de Fachoda », par M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française ; « les Unis », deuxième partie, par M. Edouard Rod ; « Au couchant de la monarchie : les Premiers actes du règne », par M. le marquis de Sigur, de l'Académie française ; « les Elites orientales », par M. Louis Bertrand ; « Une famille parisienne au dix-septième siècle », par M. Emile Faguet, de l'Académie française ; « le Lyrique de Leconte de Lisle », par M. Jean Doris ; « Revue littéraire : M. André Halays et l'art de flâner », par M. René Doumic ; « Revue musicale : les Enfants à Bethléem », aux Concerts du Châtelet ; *Monna Vanna*, à l'Opéra ; Ernest Reyer, par M. Camille Bellaigue ; « Revues étrangères : L'atmosphère d'un ouvrier anglais », par M. T. de Wyzewa ; « Chronique de la quinzaine : Histoire politique », par M. Francis Chalmers, de l'Académie française ; « Bulletin bibliographique ».

La *Revue*, du 15 février, contient un article qui sera passionnément discuté sur « les Gaspillages du budget français », par Grates, qui examine ce qui se passe « Autour de la guerre », des pages de sereine philosophie sur « la Morale du bonheur », par Jean Pinot ; de curieux documents inédits sur Aristocrates et joyailliers sous l'ancien régime, par A. Déréz ; de Paola Lombroso : « la Force morale de la femme » ; un éloquent appel « Pour l'aviation militaire », de d'Estournelles de Constant ; une piquante « Apologie du cannibalisme », de B. Beau ; la suite des amants souvenirs de Mme J. Thénard, de la Comédie-Française ; « Choses vues, Choses vécues », le portrait d'« Une Poëtesse italienne », par Jeanne Barrère ; de Georges Pellissier : « Renan et son Roman » ; du docteur Caze : « le Graphisme atavique », etc., etc.

LA PRESSE DE CE MATIN

LA POLITIQUE

L'humanité :

Le conflit dont nous avons parlé et qui a surgi entre M. Picard et M. Caillaux au sujet des crédits demandés par la marine est loin d'être aplani.

Il s'aggrave au contraire, M. Caillaux persistant à refuser d'entrer dans les vues extravagantes de M. Picard, et à dépasser le chiffre de 50 millions.

Hier, dans les couloirs de la Chambre, les amis de M. Clemenceau menaient ouvertement campagne contre M. Caillaux.

On peut donc se croire à la veille d'un coup d'éclat et la stabilité ministérielle paraît assez compromise.

Il se pourrait même que la séance d'aujourd'hui fût significative à cet égard.

La Libre Parole, sous la signature de M. Drumont :

Le hasard est un fin ironiste ; il aime les contrastes. Il a prouvé, une fois de plus, en faisant se rencontrer hier, dans un duel oratoire, Maurice Barrès et Jean Richpin.

Le talent de l'un a fait de l'autre, l'ironie à gogner, à éblouir, voire même à scandaliser. L'autre est fait de précision nuancée. Il vise moins à surprendre qu'à charmer et il aime mieux pénétrer les âmes que les heurter.

L'antithèse n'est point seulement de surface. Elle vient des profondeurs. Richpin est une sorte de déraciné volontaire. Délibérément, il a cru enrichir sa sensibilité en cherchant en dehors de soi des motifs de chanter ou de peindre. Il les a même cherchés le plus loin qu'il a pu.

Barrès n'a point ainsi fait, pour trouver les sujets de ses livres, la tour du monde ni de tous les continents. Il n'a même point fait comme M. de Maistre, le tour de sa chambre. Il n'a fait, en somme, que le tour de lui-même.

Et des deux écrivains, pourtant, c'est assurément Barrès qui a fait les plus belles découvertes.

On le constate aujourd'hui. Mais qui donc est pu le deviner, il y a vingt ans ?

ECHOS & NOUVELLES

La France militaire :

Les insomnies en France :

Si on examine les opérations des conseils de guerre en 1907, on est frappé tout d'abord de la quantité considérable des insomnies par rapport aux autres coupables. Nous avons relevé 3.689 plaintes au Conseil de guerre pour insomnie sur un total de 10.859 plaintes pour causes diverses.

Les plaintes pour dépressions s'élèvent au chiffre respectable de 1.787 ; d'où cette constatation lamentable pour l'esprit militaire de nos jeunes gens que l'insomnie ou la dépression entraînent pour moitié dans les furies dont la répression est demandée aux conseils de guerre, et cela au

moment où est mise en application la loi du service de deux ans.

Il ressort de la nécessité urgente de mettre les éducateurs de la jeunesse française en demeure de réveiller dans la nation le sentiment militaire qui est l'esprit de devoir et de sacrifice.

Le Journal :

Des mchistes en pèlerinage avaient été attaqués, récemment, dans le Kanem, par des pillards qui avaient mis quatre de nos tirailleurs et capturé cent chameaux.

reuves et d'occasion, permet aux amateurs de choisir l'automobile qu'ils désirent et d'en avoir la livraison immédiate, 45, avenue de la Grande-Armée, Paris.

**

Allez 49, rue de Villiers, à Neuilly-sur-Seine, à la succursale des usines Léon Bollée, du Mans. Vous y verrez les merveilles de mécanique que sont les châssis Léon Bollée, si justement réputés dans le monde entier.

**

La maison Outhenin-Chalandre (Gaétan d'Knyff, directeur), 4, rue de Chartres, à Neuilly (porte Maillot), est à la disposition du public pour toute demande de renseignements concernant les nouveaux modèles de châssis Panhard, Renault et Minerva. On peut s'adresser à elle en toute confiance.

**

Le vicomte Pallnat de Besset, de Lyon, vient de prendre livraison à la Lorraine-Dietrich d'une 15 HP, 4 cylindres, pour son service de ville.

**

Les voiturettes Sizaire et Naudin existent en quatre modèles répondant à des besoins différents. Le type classique si connu à 3,950 francs, le type course ou trois baquets à 12 HP à 4,950 francs; le double phaéton carrosserie de luxe à entrées latérales à 5,300 francs. Paris, 79, rue Lournel.

**

Pour avoir dans des conditions extrêmement avantageuses une voiture Léon Bollée, du Mans, ou une des merveilleuses voitures légères Zedel 1909, il faut s'adresser à M. Vendel, agent direct, 20, rue Brunel, Paris.

**

Voulez-vous une voiture légère irréprochable, adressez-vous à MM. Rivalta et Cie, 11, rue de Berri, qui peuvent livrer de suite une des merveilleuses voitures légères Otto, dont ils sont concessionnaires exclusifs.

**

La Compagnie française de voitures automobiles, 49, rue Cardinet, par Monceau (garage pour 200 voitures), vend, achète et échange des voitures de toutes marques aux meilleures conditions. Tél. : 542-68, 581-97.

—

AVIATION

A Pau

Wilbur Wright a effectué hier matin, à onze heures quarante-cinq, un vol avec un de ses pilotes, le comte de Lambert; ce vol a duré dix-huit minutes. Dans l'après-midi, devant une affluence qui dépassait celle des jours précédents, Wright a pris place dans son appareil à trois heures cinquante-trois avec M. Tissandier qui a conduit l'appareil; le vol a duré vingt et une minutes. La foule a fait une ovation au maître et à l'élève. Enfin à quatre heures cinquante-trois a eu lieu un troisième vol d'une durée de vingt-sept minutes, avec le comte de Lambert.

—

AERONAUTIQUE

Monte-Carlo (par dépêche)

Jaques Faure ci fait ascensions en libre pour étudier courants aériens en vue de sa prochaine tentative de traversée de Monte-Carlo en Corse avec un dirigeable construit sur ses plans.

Il a fait lundi avec de Francia une très remarquable ascension, réussissant à se poser à cinq milles en mer sur le pont du remorqueur du Sporting-Club qui le suivait et y a dégonflé son ballon sans avarie.

Frantz-Reichel.

Le BÉNÉDICTIN
de SOULAC

est le meilleur DENTIFRICE.

Il assure une *antisepsie absolue* longtemps après son emploi et possède un parfum et une saveur très agréables.

Le Bénédicthin
est un *Produit Français*.

Comme tous les
Sportsmen
j'ai mon

"ONOTO"

SAM MAC VEA
Champion d'Europe
et de Californie



Le porte-plume résér-
voir "ONOTO" est le
seul convenant aux sports-
men parce qu'il se porte
dans la poche dans toutes les positions, sans
crainte de fuite d'encre et qu'il se remplit auto-
matiquement sans compte-gouttes en 3 secondes.

PARFUM
VIVITZ
L.T. PIVER
PARIS
Essence, Safran, Poudre, et Riz
Lotion, Sachets
ETC.

CREME SIMON

Sans rivale pour les soins de la peau.

PERA CIGARETTES
Qualité Supérieure, Pureté Absolue
Garanties par l'INSTITUT D'HYGIÈNE DE LONDRES

O'Ellet
L. LEGRAND

11, Place de la Madeleine, PARIS
Louis XV

LE PARFUM IDEAL MOUSIGANT
G. de St-Denis

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR LITZÉ
LITZÉ

AUTOMOBILES
HOTCHKISS
Bureaux : 23, Avenue des Champs-Élysées
Usine à St-DENIS (Seine).

